

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 658.—SAMEDI, 12 DECEMBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MADAME ALBANI

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 DECEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : La femme, par Catherine Parr.—Epanchements, par Firmin Picard.—Mort de Mgr d'Hulst.—Rêverie, par Ribon.—Mme Albani.—Poésie : Jadis, par Benjamin Sulte.—Les coureurs de dot, par V. de Prairie.—Un refrain à fauvette, par Alouette.—La justice en Arménie, par le comte de Cholet.—Amusements.—Poésie : Une lueur, par Jos. Archambault.—Don Gur d'Alvar (suite et fin), par Jacques Saulaie.—Tout gris, par Stéphane de Ray.—Poésie : Jumeaux (avec gravure), par Berthe Vadier.—Primes du mois de novembre.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Fenillets : Le trésor des Montagnes-Rocheuses ; La Veuve du Garde.

GRAVURES.—Portrait de Mme Albani.—Exécution des ministres Malgaches.—Montréal : Le professeur A.-N. Rivet et ses élèves dans la salle de dissection, à l'Université-Laval.—Zanzibar : Palais du Sultan : Une Mosquée ; Case indigène ; La place du Palais.—Montréal : Vue d'une partie de la Place Jacques-Cartier un jour de marché.—Les anniversaires Allemands : Et celui-là, vous avez oublié de l'inviter.—La question arménienne : Portraits des ambassadeurs à Constantinople.—Portrait de Mgr d'Hulst.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



LA FEMME

Tant de choses ont été dites depuis quelque temps sur le rôle de la femme dans notre société moderne, et surtout sur l'éducation qui peut lui être donnée, que cela me conduit à quelques réflexions qui peuvent prendre place dans les causeries familiales.

Il est bien évident pour tous que la manière dont les femmes sont traitées, annonce le degré de barbarie ou de civilisation d'une nation. Nous en trouvons des exemples en remontant aux temps anciens, et en suivant les peuples de l'antiquité dans les phases diverses qui les ont conduits de l'état primitif jusqu'à celui que l'on est convenu d'appeler civilisé.

Nous trouvons d'abord la femme considérée comme une chose, un animal, un être utile à l'homme qui s'arroge sur elle le droit de vie et de mort, la soumet aux plus rudes et aux plus durs travaux, que ne lui épargnent ni l'état de grossesse ni la maternité. Forcés de conquérir chaque jour leur nourriture par la force ou par l'adresse, soumis à toutes les intempéries,

environnés d'ennemis dangereux qu'il leur fallait combattre et vaincre, l'homme et la femme avaient nécessairement les mœurs des animaux, au milieu desquels ils vivaient, et pour eux, la force musculaire et corporelle était la vraie, la seule supériorité qu'il leur fût possible d'accepter.

La femme ne pouvait donc exister ; elle était la femelle, l'être inférieur, celui sur lequel retombe la charge et le travail, comme l'animal domestique que l'homme a asservi à son usage.

Plus tard, lorsqu'arrivèrent les lois créées par le christianisme, la femme semble prendre, à peu près, la place que lui avait donnée la nature, place d'égalité, presque de supériorité sur les autres êtres de la création. Aussi les femmes, dans un élan de reconnaissance, furent-elles presque partout les premières à embrasser une foi qui les élevait au-dessus de ce qu'elles avaient été jusqu'alors.

Depuis, ces lois interprétées, défigurées, ont repris en sous-cœur le despotisme des époques primitives, et, avec un peu plus d'apparence d'égalité, elles ont relevé l'infériorité de la femme.

Et cependant, quel est son rôle à cette créature, toujours traitée comme un être inférieur ?...

Elle doit être l'épouse, elle doit être la mère, elle doit être l'éducatrice de l'homme lui-même. Elle a sur la vie de l'homme une influence absolue, sans laquelle il ne saurait être ou se soutenir.

Cela est si vrai que ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes, il n'y a un homme parvenu au faite de la science ou de la célébrité, qui n'ait eu pour mère ou éducatrice une femme d'une grande intelligence ou d'un grand cœur.

Pourquoi ce guerrier revient-il couvert de gloire ? C'est qu'il a une fiancée, une amie qui l'attend et dont l'amour sera la récompense de son courage.

Pourquoi Pétrarque, Dante, Raphaël, ont-ils atteint les dernières limites auxquelles peut prétendre le génie ?

C'est que, devant eux, il y avait l'image de Laure, de Béatrice et de la Fornarina.

Pourquoi cet homme est-il devenu faussaire, voleur, assassin ?

C'est qu'il a une maîtresse, infâme entre les infâmes, à qui il faut des bijoux et des parures, et qu'il les paie, sans calculer, avec son honneur et du sang !...

Et après la femme, nous trouvons la mère, c'est-à-dire l'être fait d'amour et de dévouement, ne pensant jamais à elle, souffrant toutes les misères et toutes les douleurs, et toujours guérie, toujours heureuse lorsqu'elle a pu amener un sourire sur les lèvres de son fils.

Savez-vous quel est le rôle de la femme, de la mère, dans la famille ?

Elle est tout ! La force, la direction, le dévouement, le pardon ; et nul ne semble s'en apercevoir ou s'en douter.

Si, par la force des circonstances, une privation doit se faire sentir pour tous, la femme, la mère, la ressent avant tous les autres ; elle la voit, s'en empare et, si cela lui est possible, elle la dérobe aux yeux des siens, la cachant comme un trésor qu'elle veut savourer seule, en cachette. Elle ne mangera pas, si le pain se fait rare, ne se vêtira que le plus pauvrement possible si la pauvreté frappe à la porte ; le mari, les enfants, auront leur part toujours, sans se douter que cette part est faite avec ce qui manque à la femme, à la mère.

Voilà ce qu'est la femme livrée à ses instincts et guidée par son cœur.

Pourquoi éteindre ces admirables tendances en lui criant : tu es et tu dois être une créature légère et frivole, incapable de comprendre les questions sérieuses qui régissent l'humanité !

Pourquoi éterniser cette frivolité en ne lui donnant qu'une éducation qui empêche le développement de ses facultés et ne la met pas à même de les faire servir au bien-être et à l'utilité de ceux qui lui demandent leur bonheur et leur vie ?

Traitées en inférieures, ou elles en acceptent le rôle sans y réfléchir, en courbant la tête, et elles éternisent elles-mêmes cette infériorité en la considérant comme une chose naturelle et nécessaire, et devant laquelle il

serait inutile ou dangereux d'apporter un changement ou une réflexion... Ou elles se révoltent ; et, voulant obtenir la place qu'elles sentent leur être due, elles dépassent le but, en laissant quelquefois apparaître des aspirations, des espérances qui ne sont ni dans leur nature, ni dans leurs croyances de bonheur.

Donner à la femme une éducation aussi large, aussi libérale que possible : utiliser toutes ses facultés au profit de son instruction ; lui laisser librement choisir la route dans laquelle elle se sent la force de marcher, sous une direction prudente et éclairée ; lui créer une position par le travail ; la considérer comme un être humain capable d'avoir son autonomie et la conscience de ce qu'il doit faire ou éviter ; voilà, je crois, ce que la société moderne, comprenant l'intérêt et le bonheur de tous, doit faire pour l'éducation féminine.

La femme élevée ainsi n'aura aucune révolte, aucune velléité masculine. Elle voudra rester femme, parce qu'elle se sentira heureuse et honorée de l'être ; elle voudra rester femme, parce qu'à ce titre elle joindra celui de mère, le plus grand, le plus heureux devant la nature.

Ces idées qui nous apparaissent comme des espérances faciles à réaliser, ne sont-elles pas déjà une preuve de la supériorité de notre état actuel sur les époques qui nous ont précédés ?

Elles se montrent à nous comme un but prochain, vers lequel nous portent nos aspirations, éclairées par la lumière qu'il projette jusqu'à nous.

Après l'extinction de l'asservissement de l'homme par l'homme, ne devons-nous pas désirer, espérer la fin de cet autre asservissement qui retient la femme, et ne lui permet de se redresser qu'à la condition qu'elle abdiquera ce beau rôle de femme, qui devrait être son plus grand titre de gloire ?

Ne la courbez pas, laissez-la croître et grandir en liberté, enseignez-lui ce qu'elle est et ce qu'elle doit être, non par de sottes flatteries qui lui font croire qu'elle est la plus belle moitié du genre humain ; mais par des idées justes et sérieuses qui lui apprennent qu'elle est une moitié égale à l'autre par son intelligence, par son cœur et par son utilité, et la femme deviendra alors complètement ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un être acceptant ses devoirs, et toujours prêt à les accomplir.

C'est qu'elle comprendra alors qu'ils lui sont imposés non par la volonté de l'homme, mais par la volonté de Dieu.

CATHERINE PARR.

ÉPANCHEMENTS

Un vieux saule, horizontalement étendu au dessus de la rivière au Chêne, se jetant dans la jolie rivière Jésus, ce vieux saule, c'est mon siège.

L'eau coule à mes pieds sur les galets, avec un murmure de suavité, d'un calme, d'une immortalité reposante.... Je crois entendre commencer ce murmure : si je me penche sur le courant pour surprendre la première note de son chant, je crois en saisir la dernière.... et, comme l'Éternité, celle-ci se fond avec celle-là, ou est-ce celle-ci qui se fusionne dans celle-ci ?...

Le chant se continue sans trêve, sans répit, mais, soyez-en sûrs, sans la moindre monotonie.

Est-ce une épopée, est-ce une élégie, est-ce une idylle ?

Mon âme croit distinguer tout cela, et chacune de ces actions.

J'entends le bruit des armées en marche, je crois entendre le roulement lointain du bronze de mort... Je perçois le chant des hauts faits du vainqueur, le bruit sourd des salves d'artillerie se joignant à ce chant...

Le murmure semble glisser plus doux, effleurant à peine le gravier : c'est un chant d'amour. Sur les ondes liquides se balancent les ondes sonores épanchées par le bronze de vie, la cloche argentine de l'église du village.

Que ces dernières modulations sont donc de beaucoup supérieures aux deux autres ! Avec elles, le cœur tour à tour soupire, palpite, croit, espère, aime !

C'est un océan de voluptueuse et sainte ivresse ; c'est une immensité de douceur, faisant rêver un bonheur parfait !

Sous une brise caressante malgré l'époque avancée, une pluie de feuilles jaunes s'éparpille autour de moi me disant la réalité : le bonheur ne serait-il qu'un vain mot ?—Cette pauvre feuille morte me rappelle-t-elle qu'il est une fin à tout ?

Elles tombent languissamment autour de moi, sur la grève, dans les eaux qui les emportent !...—Où ?...—Insondable inconnu !

Une de ces feuilles vient, frémissante, s'abattre sur mon papier : jolie petite feuille de frêne, feuille d'un rouge-feu, comme les nuages là-bas, tout au fond de l'horizon, par un beau coucher de soleil.

Pauvre petite feuille ! Te voilà finie, la mort t'a touchée, tu vas disparaître à jamais, tu retournes au néant !...

« Non, je ne suis pas finie ; non, je ne retourne pas au néant ! Et de quel droit, ô homme ! me juges-tu malheureuse ? Si je tombe comme un soupir, est-ce à dire que je suis abandonnée ? est-ce une plainte que j'ai formulée ? Le Créateur détruit-il son œuvre ? On enseigne dans vos collèges, dans vos universités, que rien dans la nature ne se perd. Tout a une destinée, nul ne peut s'y soustraire, chacun l'accomplit à sa manière, ou selon sa position si tu le veux. J'ai aimé ; au printemps, à ma façon j'ai salué l'Aurore, béni Celui qui m'avait faite ; j'ai frissonné aux tièdes zéphyrs, j'ai palpité sous l'effort de la tempête... mais j'ai résisté parce que je me laissais conduire par la Toute-Puissance. Aujourd'hui, les premiers frimas ont glacé la sève qui me nourrissait : je tombe à mon heure ; mais je vais continuer mon œuvre. Les principes de vie qui sont en moi vont, à leur tour, vivifier la racine qui m'a sustentée ; je renaîtrai l'an prochain dans le joli bouton, dans la gracieuse feuille qui s'ouvrira, tremblante, aux premiers beaux rayons du soleil. Parce que j'ai fidèlement accompli ma tâche, sans anticiper sur les décrets du Ciel, sans en vouloir changer l'ordre immuable ! Dis-moi : en est-il de même des humains ?... »

Ainsi me parlait la petite feuille rouge-feu, belle comme le nuage pourpré, tandis que le courant chantait à mes pieds sur les galets, avec une suave tendresse, un calme, une immortalité reposante...

Dans l'amorcellement des autres feuilles avait disparu ma petite feuille rouge-feu : je l'écoutais encore... et là où elle gisait, je ne pouvais plus la distinguer d'entre ses sœurs.

Ce qu'elle disait ne se liait-il pas intimement à la douce rumeur des eaux, à la gracieuse mélodie éolienne de la brise dans les branches frêles et presque dénudées du saule penché ?

Cependant, écoutez : dans ce murmure, voici une plainte suprême, un réel cri d'angoisse !—Mon cœur le saisit, se l'identifie. Qui n'a souffert ?

Souffrir !... Souffrir des indicibles abandons de ceux que l'on avait pris pour des amis ; souffrir dans les fibres les plus intimes de son être, se voir repoussé de partout comme un paria, être frappé dans ce que l'on a de plus cher, voir mettre en œuvre la méchanceté unie à la calomnie, parce que l'on aime ses semblables, n'est-ce pas de quoi amener le désespoir !

Dans le murmure des eaux, c'étaient des soupirs, des gémissements, des sanglots.

L'amitié est foulée aux pieds. La jalousie, d'autres sentiments vils et bas, s'acharnent sur une victime : pourquoi ?...

Toutes les illusions tombent : chaque rafale emporte des paquets de feuilles expirantes ! Le cœur se crispe, s'éteint au souffle glacial du malheur, comme la plante à l'approche de la bise d'hiver.

Il n'est plus aucun sentiment noble, élevé ; on ne sait plus aimer ! Qu'est-ce que le cœur, en ce siècle ? —Malheur à l'arriéré, au rétrograde capable de sentir encore, capable de se dévouer, capable d'avoir de l'affection : on dénature ses intentions, on le brise, vous dis-je ! C'est un être sans jugement, qui ne fera jamais rien de bon. On les chasse, ces gens-là : qu'est-il besoin d'eux ?

La feuille rouge feu activera encore, en tombant, la vie de l'arbre qu'elle a paré ; nul n'y prend garde.

Elle accomplit sa destinée sous l'œil de Dieu ; elle réchauffe la racine, même lierre meurtrier dont les tortis enserrant, étouffent l'arbre auquel il s'appuie.

Sur les galets, l'eau continuera seule de chanter doucement, tristement, l'amour disparu dans la boue de l'égoïsme, de la jalousie, de la méchanceté.

Jimm Picard

MORT DE MGR D'HULST

Mgr d'Hulst, député du Finistère, (France), recteur de l'Institut catholique, est mort le 6 novembre, en son appartement de la rue de Vaugirard, à l'âge de cinquante cinq ans.

L'abbé Maurice Le Sage d'Hauteroche, comte d'Hulst, était né à Paris le 10 octobre 1841, d'une ancienne famille languedocienne qui a donné à l'Église le Pape Urbain V. Il avait fait de brillantes études classiques à Stanislas et a été plus d'une fois lauréat du concours général. Etudiant ecclésiastique de 1859 à 1866, il était resté cinq ans à Saint-Sulpice et deux ans à Rome pour y conquérir le doctorat en théologie et le doctorat en droit canon. Ordonné prêtre en 1866 il avait été attaché comme vicaire à la paroisse de Belleville, puis comme aumônier à l'ambulance de la presse pendant la guerre ; il se trouva à Bazeilles, fut



pris à Sedan, s'évada au moment de la capitulation et prit part au siège de Paris. Nommé, en 1885, vicaire général du diocèse de Paris et archidiacre de Saint-Denis, il avait suivi, en 1878 le cardinal Guibert au conclave de Léon XIII, et avait reçu à cette occasion la dignité de prélat de la maison du pape avec le titre de Monseigneur. Il était secrétaire du conseil des évêques fondateurs de l'Université catholique, lorsqu'à la suite des lois qui, en 1886, désorganisèrent l'enseignement supérieur libre, il devint Recteur de l'Institut catholique de la rue Vaugirard, qu'il n'a plus quitté. Il succéda, en 1890, au P. Monsabré comme prédicateur des carêmes de Notre-Dame, et, en 1892, à Mgr Freppel, comme député conservateur de la troisième circonscription de Brest.

RÉVERIE

Par une de ces après-midi sombres de l'automne, une jeune novice, assise sur un banc, dans ce jardin austère entouré d'un mur sévère, regardait avec tristesse tomber les feuilles jaunies qui se détachaient des arbres, tournoyaient dans l'espace et venaient s'abattre à ses pieds.

Cette tristesse de la saison remplissaient son âme d'une sainte mélancolie et, à travers le prisme transparent du souvenir, son esprit rêveur, guidé par son

pauvre cœur souffrant, entrevoyait plus d'une réminiscence—de ces saintes réminiscences qui torturent le cœur en l'ennoblissant. Hélas ! elle se rappelait ces beaux jours de l'automne précédent—jours déjà loin—durant lesquels elle avait passé tant d'heures heureuses en compagnie de cet ami qu'elle avait cru sincère et noble, à qui elle avait si souvent ouvert son cœur. Elle voyait passer devant elle ce long cortège de fêtes joyeuses, de ces bonheurs si doux, et maintenant disparus, relégués dans ce domaine du passé où séjournent tant d'espoirs déçus, tant d'illusions évanouies.

Puis elle se souvenait, avec effroi, du jour où l'infidèle lui avait dit *adieu*, emportant avec lui toutes ses promesses, tous ses serments. Ah ! elle avait cruellement souffert, cette sainte martyre, car elle faisait partie de ce petit nombre de noble cœur qui savent si bien aimer. Comme eux, elle était venue se frapper à cet écueil si terrible qu'on nomme la *désillusion*. Victime de ces nobles illusions, elle venait de faire un adieu solennel au monde, emportant dans son cœur cette douloureuse souffrance. Sa douleur était telle que, même après sa décision, elle ne pouvait s'empêcher de jeter un regard sur le passé, ce passé tant aimé jadis, et qu'aujourd'hui elle avait en horreur.

Mais, au milieu de ces tourments, jamais une idée de haine ou de vengeance ne vint traverser son esprit. Les martyrs ne se souviennent que pour bénir la main de leur bourreau.

Ses beaux yeux si doux étaient remplis de perles brillantes, et ces larmes, engendrées par la mélancolie d'une âme souffrante, tombaient sur les feuilles jaunes, tristes débris d'une saison sans pitié, d'une saison aussi triste que ce jeune cœur.

Le vent cessa de souffler, les feuilles cessèrent de tomber, et derrière la haute muraille le soleil suivait sa pente rapide pour se dérober dans les nuages sombres.

Ainsi, le calme se rétablit dans l'âme de la pauvre jeune fille ; oubliant les douceurs d'un bonheur passé ; rejetant loin d'elle ces réminiscences qui lui tenaient au cœur par tant de fibres intimes, elle ne se souvint que d'une chose : « Qu'elle avait beaucoup aimé et qu'elle avait beaucoup souffert. »

En ce moment la cloche réglementaire acheva de mettre fin à sa rêverie. D'un pas mal assuré, elle se dirigea tristement vers ce couvent où devait s'écouler le reste de sa vie. En mettant le pied sur le seuil de la porte, elle dit un éternel adieu au passé et résolut de se sacrifier en silence, de souffrir sans se plaindre, de prier pour celui qui avait été son bourreau et qui, au moment où elle souffrait, au moment où de sa bouche virginale montait une prière pour ce cœur sans noblesse, passait le temps en de continuelles orgies, oubliant complètement sa victime, ce jeune cœur qu'il avait brisé, au printemps même de sa vie.

Ribou

MADAME ALBANI

(Voir gravure)

Montréal vient d'entendre encore une fois la diva canadienne. Madame Albani a chantée à la salle Windsor, devant un public d'élite qui ne se lassait pas de l'applaudir.

Madame Albani a été admirée sur toutes les scènes du monde. Son renom, comme son talent, est égal à celui des plus célèbres divas. Elle n'a pas de supérieures connues pour la beauté de la voix.

Nous avons droit d'être fière de notre compatriote.

L'agriculture est comme une échelle de proportion sur laquelle on peut mesurer la prospérité et la décadence des empires : lorsqu'elle languit ou succombe, ils ont le même tombeau.—RIVAUX.

JADIS

IMITÉ D'UNE ANCIENNE CHANSON FRANÇAISE

AIR : *Le Vieux Braconnier*

*Jadis dans notre patrie
Durant l'hiver on fêtait
Et, pour égayer la vie,
Tout chacun se visitait.
Le Canadien, dès l'aurore,
S'occupait de ses amis,
Jadis, jadis,*

*On fêtait—on fête encore :
Ne regrettons pas jadis !*

*Jadis, sur la neige blanche,
Raquette au pied l'on marchait,
La semaine ou le dimanche,
Ensuite on réveillonnait.
La glissade, un chant sonore,
De tout nous étions ravis,
Jadis, jadis,
On glissait—on glisse encore :
Ne regrettons pas jadis.*

*Jadis on mangeait des huîtres
Et l'on faisait des chansons,
C'était à briser les vitres
Tant s'amusaient les garçons !
Mais faut-il que l'on déplore
Le passé, les vieux amis ?
Jadis, jadis,*

*On chantait—on chante encore :
Ne regrettons pas jadis.*

*Jadis, la Saint-Jean-Baptiste
Nous retrouvait tout en feu,
Jamais de figure triste
Sous l'éclat d'un beau ciel bleu.
Ce grand jour qui nous honore
Nous voyait tous réunis.
Jadis, jadis,
C'est bien ce qu'on voit encore :
Ne regrettons pas jadis.*

*Jadis, quand la Canadienne
Aimait, c'était pour toujours,
Vieillards qu'il vous en souviennent
Vive le temps des amours !
Servir celle qu'on adore
Bannissait tous les soucis
Jadis, jadis,
On aimait—on aime encore :
Ne regrettons pas jadis !*



LES COUREURS DE DOT

La vie, la vie, quelle drôle de pantomime, hein ? Qu'il suffise à Dieu, par un simple caprice de sa volonté, de tirer un peu sur le fil de l'existence, et nous voilà piteusement suspendus entre mille et un grimaces du sort, plus ou moins tristes, plus ou moins réjouissantes ; et dire que toutes ces contorsions, au sein desquelles nous nous débattons tous comme des diables dans l'eau bouillante, c'est encore de la vie, toujours de la vie ! A chacun sa part ici-bas, la meilleure des philosophies n'est-elle pas d'apprendre à se passer de celle des autres ? C'est mon opinion ; de cette façon, je vous assure que notre pauvre vie a parfois son côté amusant, selon son hilarité de caractère, bien entendu, et, là-dessus, je vous jure que ma nature n'a pas été ménagée ; c'est mon lot heureux de savoir envisager les événements sous leur aspect farceur, que voulez-vous, il n'est pas donné à tout le monde d'être sérieux. Tenez ! la preuve, c'est que je m'efforce de venir causer sérieusement avec vous, ce soir, et que, en dépit de ma bonne volonté, je vous arrive entre deux bouffées d'un fou-rire incontrôlable. Savez-vous ce qui les provoque ? Les nerfs ? Non, mieux que ça ; assurément, vous ne pouvez concevoir, il y a tant de folies qui amusent les hommes. Eh bien !... ce sont messieurs les "coureurs de dot" à prix fixe... à l'état

épidémique dans notre humble canton. Voyez : il y a de quoi s'amuser, n'est-ce pas ? Leur course effrénée auprès des demoiselles réputées héritières les rend dignes d'attention populaire, on ne peut plus, comme sujets de haute comédie, genre très chic fort à la mode de notre siècle. O Molière ! que n'es-tu de nos jours !

Ne vous est-il jamais arrivé de croire qu'il devait exister, quelque part, une certaine agence matrimoniale dont le but philanthropique est de lancer les "coureurs de dot" à la recherche de ce vil métal, pour lequel ceux-ci semblent réellement pris de vertige, tant leurs aspirations entretiennent un culte fervent aux jeunes héritières ?

Un célèbre romancier a dit, en parlant de la France, que celle-ci "n'avait fait que changer de juifs." Que ce romancier s'avise de traverser l'Atlantique, qu'il vienne au pays, et, ma foi ! vous verrez son étonnement épatant, de constater le nombre infini de "juifs" faisant cercle autour du veau d'or, et de quel or, grand Dieu ! spéculation deux fois odieuse, deux fois flétrissante, parce qu'elle cache, sous amour à faux poids, la plus vile, la plus basse des convoitises !

Oui, vous dis-je, les "coureurs de dot" font irruption par tous les points cardinaux ; on n'entend que ça, or, ne parle que de ça, une vogue furibonde, un vrai boodlage politique, quoi !

Ciel ! où allons-nous ? N'est-ce pas l'heure où l'indignation féminine, à son comble, demande à la science cet autre Pasteur émérite capable de cautériser à jamais la société de cette huitième plaie d'Egypte, perfide morsure faite à la moitié du genre humain par cette autre quasi-moitié qu'on nomme : "Coureurs de dot."

Où sont les hommes d'antan ? Où est ce jeune homme courageux, énergique, confiant en l'avenir, dont le cœur fixé sur la femme de ses rêves, travaille à la mériter, afin de l'associer à sa vie, quand il se croira en mesure de se créer un vrai bonheur, qu'il confiera avec fierté à celle qui le paiera de retour, en tendresses et en dévouement ? Où sont ces amis d'élite, ces amis superbes d'autrefois ?

Pourtant, quelle ambition plus légitime que celle d'aimer et d'être aimée. Se reposer sur le cœur d'un brave homme, connaître les douceurs de l'amour, du foyer, n'est-ce pas la naturelle destinée de la femme ? Hélas ! l'égoïsme, devenu féroce, ne s'est-il pas accaparé la première partie et, l'autre, n'est-elle pas à jamais lancée dans le mouvement furieux qu'opèrent "les coureurs de dot !"

Où sont les exceptions à ces deux catégories que je m'incline profondément devant elles !!!

On critique après cela, l'émancipation de la femme. Mais, messieurs, aux grands maux, les grands remèdes—instinct de conservation individuelle—l'homme n'étant plus ce qu'il devrait être, il faut nécessairement un fort et un faible parmi nous ; la force devenue faiblesse, la femme, elle se doit de ne pas laisser tomber le drapeau de la dignité, de l'honneur dans la fange. De là, cette lutte à outrance de l'homme contre la femme qui veut revendiquer ses droits.

Aussi, quelle tyrannie, l'homme de nos jours, vise à la bourse, à la dot ; la femme vise au cœur, arrive un moment où la fourberie et la trahison triomphent—ces deux êtres, alors également déçus, l'un dans la cupidité, l'autre dans son bonheur volé, pleurent et maudissent la pente fatale vers laquelle leur égarement les a tous deux poussés, irrévocablement. Car le bonheur ne s'achète pas, de même que l'on fait pour un objet de luxe. Il s'ensuit, en ce cas, que la mort est ardemment convoitée pour mettre un terme à un tel enfer ! Malheur inouï ! se renouvelant tous les jours. Regardez autour de vous—les exemples ne manquent pas—A qui la faute du naufrage ? N'est-ce pas à celui qui, ayant au cœur une telle sécheresse de sentiment, n'a pas dédaigné de prostituer le meilleur de son amour à la plus vulgaire des cupidités !

N'est-ce pas monstrueux de fausser aussi vilement l'amour vrai ? de vouloir river à son existence hypocrite une femme aimante et dévouée, quand, en échange, vous lui apportez un misérable cœur pétrifié d'égoïsme et d'une révoltante lacheté ! "Coureurs de dot," croyez-moi, un conseil, si vous

voulez assurer votre bonheur ; dépouillez généreusement le vieil homme, apportez à la femme de votre choix une loyauté, un esprit de franchise, qui soient sévères par estime, et indulgentes par affection. Peu importe que cette femme soit héritière ou non, c'est avec le cœur qu'on aime, qu'on reconnaît entre toutes l'âme que Dieu créa sœur de la sienne et, non pas, avec cette froideur de raisonnement qui sent la cupidité à cent vingt lieues à la ronde. Si, au contraire, vous persistez dans vos convoitises, alors, continuez à vous donner en spectacle, vous amusez beaucoup les jeunes filles qui défieront vos pièges naïfs et misérables. L'appât est trop visible, voyez-vous, ça ne mordra pas ! Tenez ! réellement, vous éveillez ma pitié, Pour dernière monnaie du cœur, je consens à vous glisser un second conseil : saupoudrez votre gros bon sens de quelque poésie, ce sera plus passable, si ce n'est fort acceptable. Supprimez vos belles phrases de rhétorique, qui suintent l'éloquence, sans jamais toucher.

Rappelez-vous ceci : "Celui qui mieux dit je vous aime, est celui-là qui mieux ment !" Auriez-vous toujours ignoré l'amour vrai, tenant à la fois de la sensibilité et de la ténacité ? Alors, mes pauvres amis, fiez-vous à ce grand homme d'esprit qui a si bien connu l'amour. De grâce, messieurs, imitez un peu plus ce beau sentiment, je vous en prie, pour l'honneur de votre candidature, il le faut ! Si non, vous risquez fort de passer les plus belles années de votre jeunesse en campement... ambulante, ce qui retarderait énormément votre grosse ambition, avouez-le.

Amies héritières, à vous, je dis : soyez prudente, soyez craintive, éprouvez, éprouvez celui qui vous fait la cour, dussiez-vous en souffrir. C'est à l'épreuve qu'on reconnaît les hommes solidement trempés. Si ce jeune homme est sérieusement épris de vous, il pardonnera vos armes, vous sachant sur la défensive, croyez-moi, celui-là, seulement ne vous appréciera que plus, dans l'avenir, pour lui avoir inoculé une si forte dose d'énergie, envers et contre tous. Mais, chères amies, si, dans vos heures d'aussi terribles épreuves, il vous arrive de considérer comme défaut d'avoir une fortune accolée à votre nom, songez que la plus grande, la plus enviable des richesses est de posséder une âme qui vous comprenne, qui vous aime, et qui sauvegarde religieusement le bonheur vrai. Qu'importe le reste—on est toujours une force à deux, et, la main dans la main, on brave héroïquement les orages de la vie, d'ailleurs, le Destin sourit et encourage les âmes vaillantes qui ont foi en lui !

Ah ! je vous vois d'ici m'attribuer une théorie que je ne prêche pas en pratique. C'est vrai, que voulez-vous ? j'ai une peur affreuse du mariage, moi !—faiblesse de caractère probablement—car, je n'oserais jamais mettre ces pauvres hommes à la torture de l'épreuve.

Conclusion : je coifferai dame Catherine—par excès de sensibilité—déjà je commence à en nouer insensiblement les *gorgettes* autour de mon cou. Pas vilain bonnet après tout, qui sait, c'est une mode très chic. Sainte-Catherine a toujours passé, pour n'être pas bête du tout, chacun ses prétentions. Badinage à part, je vous avoue plus franchement : j'ai une peur bleue, inouïe, qu'on m'épouse... pour mon argent !

V. DE PRAIRIE.

Laprairie, novembre, 1896.

UN REFRAIN A FAUVETTE

Fauvette, tu as si bien chanté les beautés et les charmes de notre Trois-Pistoles, que je voudrais être aussi Fauvette pour pouvoir te chanter mes remerciements et félicitations.

Je t'invite bien cordialement, dans la prochaine belle saison, à prendre ton essor vers le pays des amours dont tu rêves toujours. Oui, Fauvette,

Donne à ton aile un peu plus d'envergure
Et refais-toi de nouvelles amours.
Comme un oiseau qui laisse la ramure,
Reviens encore à la villa D'Amours.

ALOUETTE.

LA JUSTICE EN ARMÉNIE

Un voyageur, M. le comte de Cholet, auteur d'un intéressant ouvrage paru chez Plon, raconte une très amusante histoire, qui a cours en Arménie et qui peint fort bien l'idée que la population se fait de ses magistrats :

Un Turc de peu de fortune devait à un usurier une petite somme d'argent et s'était engagé, s'il ne pouvait la lui représenter à l'échéance, à se laisser enlever par son créancier une certaine quantité de sa propre chair. Arrivé à l'époque fixée, notre homme se trouve sans le sou, et appréhendé par l'usurier est amené par lui chez le cadi pour y être condamné suivant sa créance ; mais en route, fort inquiet sur l'issue de son affaire et ne se souciant pas de laisser un morceau important de sa personne aux mains du prêteur, il tente de s'esquiver. S'élançant donc sur un mur qui bordait la rue, il le franchit et se laisse tomber de l'autre côté. Par malheur se trouvait au-dessous de lui un vieillard qui dormait ; dans sa chute violente il lui fracture le crâne, le tue sur le coup et est arrêté dans sa fuite par le fils de cet infortuné, qui, sortant à l'instant même de sa maison, veut le pourfendre de son sabre pour venger son père.

Après bien des prières, notre Turc parvient à le calmer et lui dit :

—J'allais déjà chez le cadi pour y être jugé, viens-y avec moi, tu lui feras ta plainte.

Puis, réfléchissant que sa situation s'est encore aggravée, il cherche de nouveau à s'échapper et, avisant la porte à demi-fermée d'une maison voisine, il se précipite vers elle pour s'y réfugier. En l'ouvrant brusquement, il jette à terre une femme qui se trouvait derrière, et la malheureuse tombe d'une si fâcheuse manière, qu'elle perd à l'instant même l'espoir qu'elle avait depuis six mois, d'augmenter le nombre de ses enfants. Son époux, furieux, bondit, le poignard à la main, sur le pauvre Osmanli, qui, après l'avoir maintenu non sans difficulté, dit à son nouvel ennemi :

—Eh bien ! j'allais déjà chez le cadi pour y être jugé, viens-y avec moi, tu joindras ta requête à celle des autres.

Ils se dirigent donc tous ensemble vers le conak du gouvernement, mais, au moment d'y arriver, un baudet trop chargé tombe devant eux et ne peut plus se relever. Notre homme, ému de compassion à l'aspect désolé du conducteur, veut venir à son secours et se met si maladroitement à tirer sur la queue du pauvre animal pour l'aider à se redresser qu'il lui arrache cet appendice. Menacé de nouveau par le muletier, il obtient péniblement qu'il retarde sa vengeance et lui dit :

—J'allais déjà chez le cadi pour y être jugé, viens-y avec les trois autres et tu te plaindras après eux.

Un dernier espoir lui reste cependant encore, c'est de précéder ceux qui l'accompagnent, et, se jetant à genoux devant le magistrat, d'implorer sa clémence. Il s'élançe donc tout à coup, et devançant facilement les quatre plaignants, arrive brusquement à la porte du juge et l'entr'ouvre à l'instant même sans crier gare. Mais quelle n'est pas sa surprise ! Le digne magistrat ne s'y trouve pas seul, et, troublé dans sa bonne fortune, se met à proférer de terribles menaces contre l'importun.

—Je suis absolument perdu, se dit alors notre homme ; déjà je méritais la mort, mais quels supplices affreux le cadi que je viens d'offenser dans sa dignité ne va-t-il pas inventer contre moi ?

Trouvant alors subitement un ingénieux stratagème, il attend à la même place ses adversaires qui arrivent à leur tour et veulent en toute hâte pénétrer chez le juge :

—Non, non, s'écrie-t-il soudain à tue-tête, ne dérangez pas ce grand homme, cet élu de Dieu ; moi-même je viens d'ouvrir sa porte et j'ai failli le troubler au milieu de ses saintes prières. Laissons-le finir en paix ses dévotions et qu'après Allah nous juge par sa bouche !

Quelques instants après, le cadi convoque l'accusé et ses quatre adversaires. Puis, il dit en premier à l'usurier :

—Il est vrai que cet homme ne t'a pas payé et qu'il te doit, en échange de la somme reçue, une certaine quantité de sa propre chair : prend-la-lui donc d'un seul coup de ton couteau, mais si tu lui enlèves une parcelle de plus ou de moins je te fais pendre sur l'heure.

Là-dessus le prêteur se sauve et court encore ; quant au deuxième, le cadi lui répond :

—Fort bien, tu dis que cet homme a tué ton père en sautant du haut d'un mur fort élevé, monte donc à ton tour sur ce mur, l'accusé se couchera à la même place où dormait ton père et je te permets de le tuer de la même manière.

Mais le second plaignant, considérant qu'il pouvait tout aussi bien se blesser lui-même, renonce à s'offrir la dangereuse satisfaction qu'on vient de lui accorder.

Prévoyant alors que le jugement prononcé en leur faveur serait en tout semblable aux précédents et ne les dédommagerait pas d'avantage, l'homme dont l'épouse avait été rudoyée et le propriétaire du baudet se retirèrent en toute hâte pendant que le Turc, délivré de tout souci, chantait dans la cour du tribunal la vertu et l'intégrité du meilleur de tous les magistrats.

Comte de CHOLET.

AMUSEMENTS

—Combien font 2 et 2 ?—Parbleu ! c'est le pont des ânes, 2 et 2 font 4.

—C'est faux, ça fait 22. Je n'ai pas dit 2 plus 2, mais 2 et 2. Ne pas confondre.

—Ah ! tu joues sur les mots. A mon tour, réponds, 2 et 3 ?

—Finaud, tu veux m'attrapper, 2 et 3 font 23.

—Ce n'est pas vrai, ça fait 2, et la preuve : un 2 étroit ça fait toujours 2.

—Je vais rabattre ton caquet ; quelle est la moitié de 11.

—C'est 5½.—Du tout, c'est 6, regarde : voici XI, prenons la moitié, il reste VI ; es-tu-collé ?

—Combien font 500 et 9 ?—509.—Cela fait 10.—Jamais de la vie.—Je pose IX, j'y ajoute 500, ce qui fait : Dix (en chiffres romains D vaut 500).—Saurais-tu faire une soustraction ?—Merci ! me prends-tu pour un voleur ?—Préfères-tu une extraction de racines !—Je ne suis pas dentiste.—Eh bien, quel est le résultat de l'addition ?—Voilà (il ronfle) : ron ! ron ! ron !—Comment, c'est là le résultat de l'addition ?—Eh ! oui, ça fait dormir, puisqu'avec l'addition on fait des sommes.—Qu'est-ce qu'on entend par stère ?... Tiens, il ne sait pas, il ne dit rien.—Je suis dans la question ; quand on parle de stère (s'taire), je me tais, voilà tout.—Gros malin ! saurais-tu me dire pourquoi le système métrique ressemble au chapeau de notre professeur ?

—Dame ! c'est... c'est... c'est parce que tous deux reposent sur le mètre (maitre).

—Es-tu battu ?



LES ANNIVERSAIRES ALLEMANDS
ET CELUI-LÀ, VOUS AVEZ OUBLIÉ DE L'INVITER

UNE LUEUR

A une amie

Lorsque le ciel est gris et sombre,
Quand les nuages en passant
Cachent le soleil de leur ombre
Et mugissent en éclatant.

Quand sur l'océan la tempête
Avec son affreux grincement,
Gronde, éclate sur notre tête
Et fait trembler le firmament,

A travers le bruit de l'orage,
Le fracas terrible du flot
Qui déferle, rempli de rage,
Et fait frémir le matelot,

Parfois, un rayon de lumière
Perce la nappe de noirceur,
Et l'horizon bientôt s'éclaire,
Et l'espoir renaît dans le cœur.

Souvent l'orage continue
Mais la crainte du matelot
Est dissipée ou diminuée
Bien que le vent frappe le flot.

Car ce rayon a, dans son âme,
De son courage épouvanté
Alimenté la faible flamme,
Et le voilà reconforté.

Notre vie, hélas ! est semblable
A cet océan déchaîné,
Mais sa tempête est plus durable
Et son combat plus acharné.

Comme au marin, dans la souffrance
Dieu nous envoie un doux rayon,
C'est une lueur d'espérance
Qui dissipe le tourbillon.

Quand au firmament il scintille,
La mort s'enfuit de notre cœur ;
Nous sommes heureux lorsqu'il brille
Car il apporte le bonheur.

Durant mes heures de détresse
Dieu me donna de ces lueurs :
Elles chassèrent ma tristesse
Et dissipèrent tous mes pleurs.

Charmante enfant à l'âme pure,
Tu fus un de ces doux rayons ;
Quand la tourmente fut plus dure
Tu culmas mes émotions.

Tu vins à moi lorsque l'orage,
Poussé par un cruel destin,
Déchaînait contre moi sa rage,
Et tu m'indiquas le chemin.

J'avais énérvé ma vaillance,
Mais tu la ravivas bientôt,
Tu me fis voir une espérance
Et je quittai là mon sanglot.

Oh ! ce n'est pas par flatterie
Que je dévoile ainsi mon cœur,
Car dans ma triste rêverie
Tu fus pour moi cette lueur.

JOS. ARCHAMBAULT

Montréal, 1896.

DON GUR D'ALVAR

(Suite et fin)

Le salon du château d'Alvar est une immense salle carrée ; aux murs pendent de grands tableaux de maîtres espagnols, représentant les ancêtres de la noble famille d'Alvar. Une armure à chaque coin de la pièce dresse sa colossale taille blanche d'acier poli. Une longue table occupe le centre. Au-dessus, un candélabre dont les bougies allumées s'efforcent de percer l'obscurité entassée dans les coins, accroupie aux pieds des colonnes, confondue avec les poutres enchevêtrées de cette immense pièce où la voix se perdait. A un bout de la table, le père de la jeune fille, si heureusement sauvée par le noble Espagnol, Jenneraie, comte de Mortagne, causait science, art, littérature, avec Dona Sacheco de Bissor, oncle et tuteur de Don Gur. Plus loin, dans une demi-obscurité, une jeune

filie, belle comme l'aurore, était langoureusement pelotonnée sur un divan. Son front portait un bandeau. C'était Lucienne de Mortagne. A ses pieds, presque à genoux, était Don Gur d'Alvar, tenant dans ses mains une des mains de la belle fée aux cheveux d'or. Parfois, un frisson subit l'agitait tout entier, alors, inconsciemment, il pressait cette main blanche et fine, et il baissait avec ardeur la main mignonne. Ils étaient là, tous deux, en extase, les yeux perdus dans les yeux, ne trouvant rien à se dire. Ils se souriaient doucement l'un à l'autre, de ce sourire ineffable qu'on n'a qu'une fois dans sa vie, à son premier amour. Don Gur d'Alvar murmurait :

— Tu es la fille du Torrent, une des reines du paradis, plus belle que le plus beau matin de printemps, plus blonde que le soleil, plus blanche que le lys. Je t'aime, je t'aime... oh ! je t'aime...

Lucienne laisse tomber sa tête blonde sur l'épaule du jeune homme.

A ce moment, une bouffée de vent ouvrit une fenêtre mal fermée. Dans l'encadrement apparut une chouette. Elle s'arrêta un instant, puis lança deux fois, dans le salon ~~épouvanté~~, un cri lugubre, et s'enfuit.

Ce cri, en Espagne, est considéré comme l'annonce d'un malheur prochain.

* *

Trois mois s'étaient écoulés pour les deux amoureux dans le plus complet ravissement. Ils avaient déjà oublié le sinistre présage de la chouette. Don Gur avait avoué son amour à son oncle. Lucienne avait dit à son père, en lui sautant au cou : " Père, je l'aime." Ils étaient promis. Ils vivaient donc, tous deux, sans

souci des autres, tout entiers à leur bonheur. On est égoïste quand on aime pour la première fois, mais il faut le pardonner, car on n'a qu'un amour dans la vie.

Or, un soir, après une journée passée avec Lucienne, Don Gur, sentit un invincible sentiment de tristesse emplir son âme et l'étreindre sous sa griffe.

Sitôt que le soir fût venu, Don Gur s'achemina vers Mortagne, distant de deux lieues. Il marchait à petits pas, rêveur, s'arrêtant pour cueillir une fleur ou pour distinguer parmi les étoiles les deux yeux de sa belle fiancée. Une muraille se dresse devant lui. C'est Mortagne. Le mur est haut. Ce n'est rien. Bientôt il est dans le parc. Il se dirige vers le château. Tout-à-coup, il entrevoit une forme blanche se mouvant à travers les arbres puis s'arrêter. Il approche. Lucienne était assise sur un banc et pleurait.

— Lucienne, dit Gur.

Aucune réponse.

— Lucienne, répéta-t-il plus fort.

— Est-ce vous, Gur... Ah ! oui ! Pauvre ami, je suis bien triste, dit-elle... Il me semblait que tu viendrais.

Gur s'assit près d'elle.

— Comment se fait-il qu'une tristesse semblable et qu'un pressentiment pareil nous obsèdent tous deux. C'est folie, dit-il, après un mouvement, qu'a-t-on à craindre ?

Une chouette, sur un arbre voisin, lança deux fois dans l'ombre son cri lugubre.

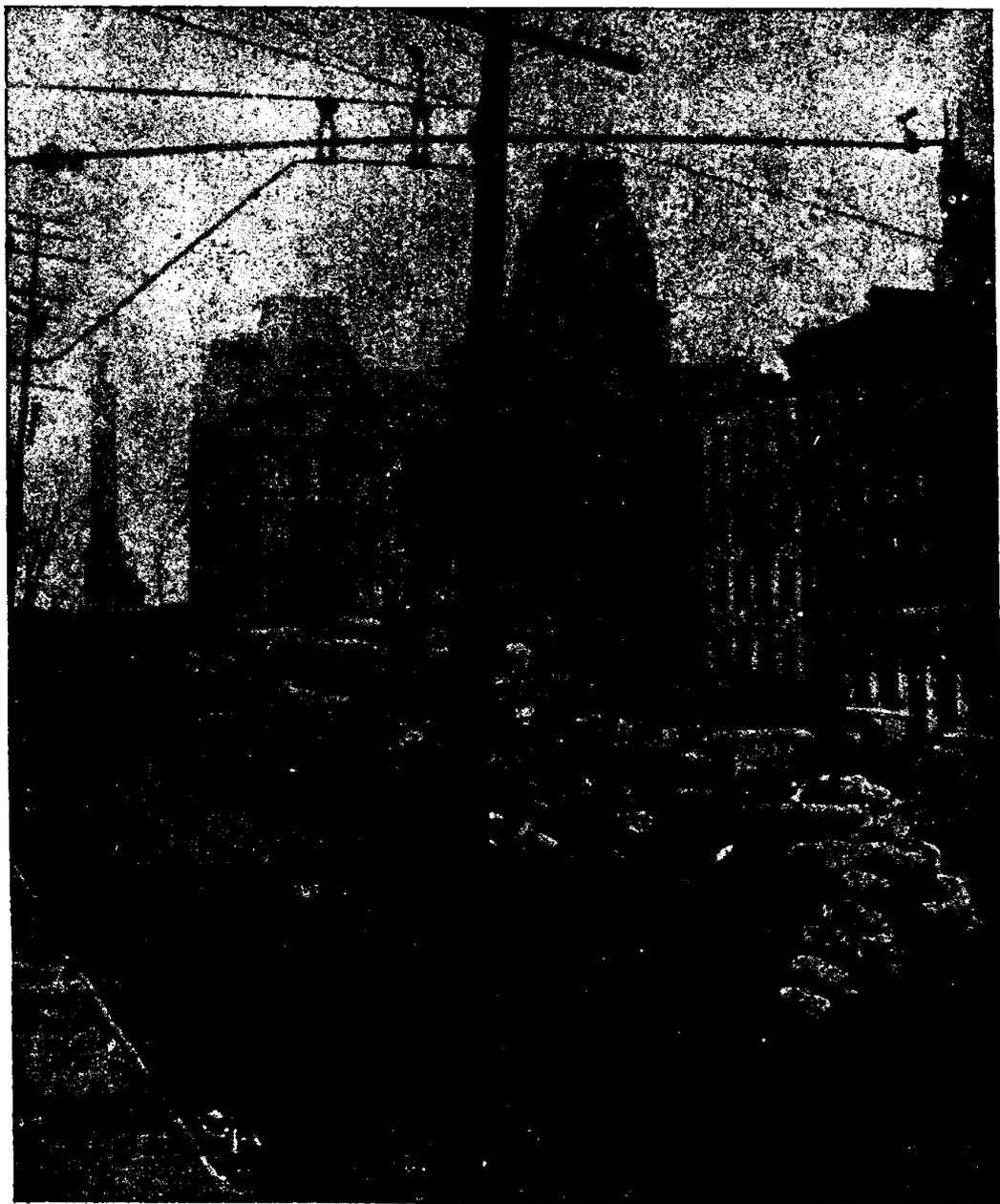
— La chouette toujours, toujours ce cri, dit Gur.

— Lucienne !

— Gur !

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— En doutes-tu ?



MONTRÉAL—VUE D'UNE PARTIE DE LA PLACE JACQUES-CARTIER, UN JOUR DE MARCHÉ—Pho J.-A. Dumas

—Eh ! bien, jure-moi que tu n'appartiendras jamais à un autre. Moi, je jure sur le Cid, mon ancêtre, que jamais une autre que toi n'occupera mon cœur.

—Je te le jure, dit Lucienne la gorge pleine de sanglots.

La chouette, dans l'ombre, cria deux fois.

—Encore ce cri maudit, articula le crédule Espagnol, et, se penchant rapidement, il appuya ses lèvres sur le front de Lucienne et s'enfuit.

* * *

Don Gur d'Alvar était au lit depuis une semaine. En sautant de la muraille du parc du château de Mortagne, il avait fait une chute malheureuse et avait été consigné à sa chambre par ordre du médecin. Le pauvre Gur d'Alvar était dans une inquiétude mortelle. Aucune nouvelle de Mortagne depuis une semaine. A toutes les questions qu'il avait posées à son oncle, Don Pacheco avait répondu vaguement. Mordu au cœur par une vague angoisse, Don Gur, le soir du huitième jour venu, renvoya les gardes chargés de

veiller et sortit d'Alvar. Son entorse le faisait horriblement souffrir. N'importe, il se dirige vers Mortagne. Muni d'une corde il escalada la muraille. Bientôt après il est dans le parc.

Le château se dresse, sombre et triste, entre les arbres. Aucune lumière ne brille aux fenêtres. Gur pénètre dans le château, parcourt les pièces, tout est désert. Il se précipite dans les corridors qu'ils parcourent à grands pas, rien. Un silence affreux règne partout. Cependant, il lui semble entendre une mélodie, un chant si doux, si plaintif, qu'on dirait un chant funèbre. Il se précipite vers l'endroit d'où part ce chant. C'est une chambre splendide, bleu et blanc, une chambre de jeune fille. Au milieu est le lit. Les rideaux en sont arrachés, tout est bouleversé. Don Gur est sur le seuil. Deux vieilles femmes sont accroupies près d'un cercueil noir posé sur deux chaises et chantent sur un ton traînant. Des cierges répandent leur jaune et pâle lumière sur cette scène horrible. On entend des pleurs étouffés, de sourds sanglots dans une chambre voisine. La lune projetant sa clarté

blafarde par une fenêtre entr'ouverte semble rire au fond des cieux. Une des vieilles femmes se lève et s'avance vers l'Espagnol pétrifié. A ce moment, une chouette, dans la nuit, cria deux fois. La vieille femme écoute avec effroi les deux cris stridents, puis montrant à l'Espagnol le cercueil noir.

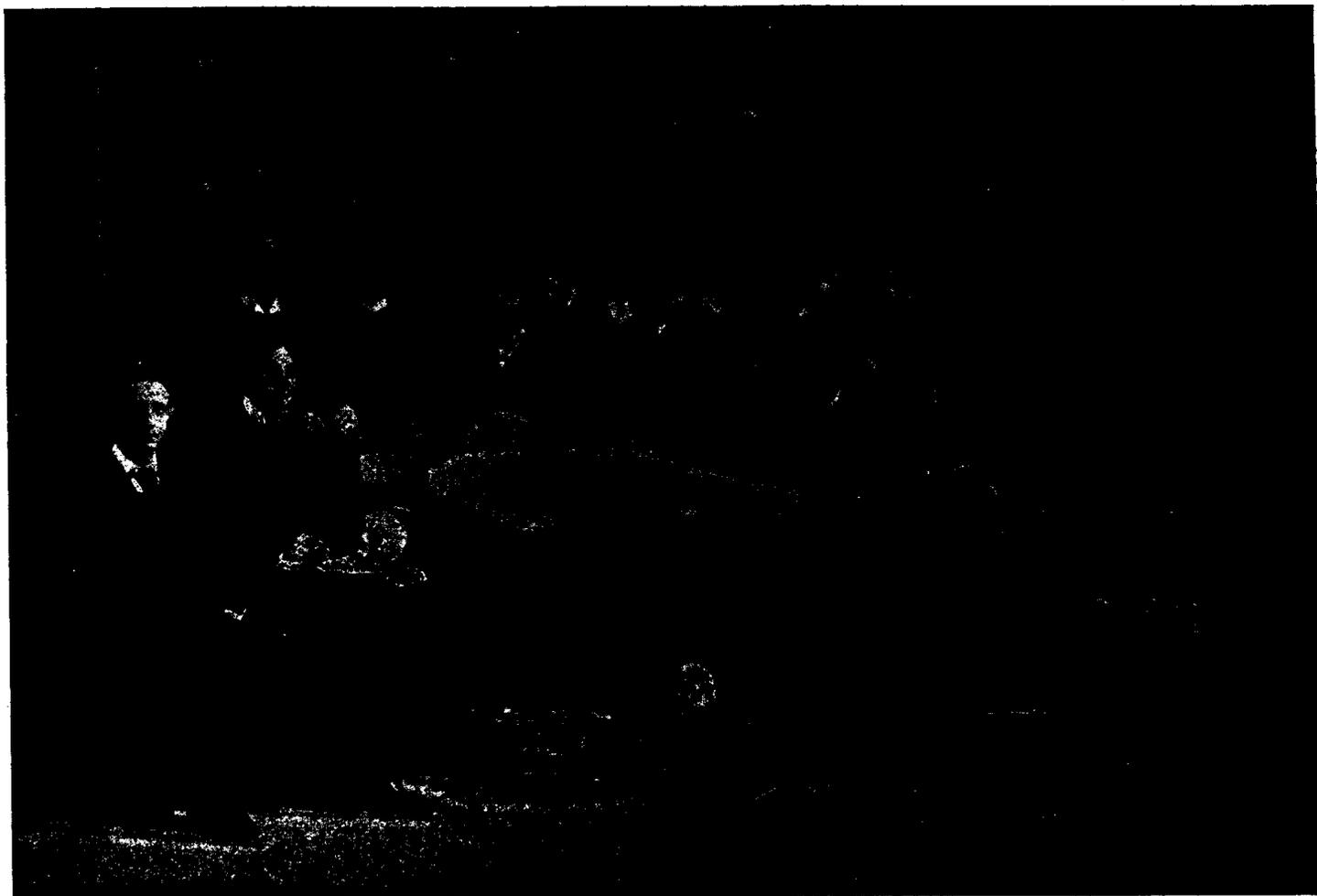
—Dona Lucienne ! crie-t-elle.

Gur pousse un grand cri et tombe sur le plancher, évanoui. La chouette, perchée sur l'arbre voisin, s'envole.

* * *

Depuis cette nuit épouvantable, Gur d'Alvar court le monde ; son front est plein de rides, ses yeux sont mornes ; tout son être est abattu ; il ne rit plus. Si quelqu'un lui demande la cause de sa tristesse, Don Gur d'Alvar ne répond rien, ses yeux s'emplissent de larmes et il regarde la terre.

JACQUES SAULAIE.



MONTRÉAL.—Le professeur A.-N. Rivet et ses élèves dans la salle de dissection, à l'Université-Laval

Photo Laprés & Lavergne

TOUT GRIS

MONOLOGUE POUR JEUNE FILLE

—Il pleut ! quelle horreur ! le ciel est gris, la maison grise, mes idées grises aussi ! C'est épouvantable, un vrai cauchemar.

Je me disais cela, avant-hier et, en achevant une phrase, je lance à plein gosier une gamme chromatique qui se termine dans un éclat de rire, un peu nerveux, sûrement !

La porte était entr'ouverte, Willy, mon cousin, descendait l'escalier. Ah ! si j'avais su !...

Eh bien ! si j'avais su, j'aurais ri et chanté encore plus fort, puisque...

Donc, Willy pousse la porte, entre et me dit :

—Vous voilà bien gaie, Ellen.

—C'est parce que je m'ennuie.

—Ah !!!

Il était stupéfait, le pauvre garçon. Il y avait vraiment de quoi. A-t-on jamais vu quelqu'un qui s'ennuie, rire de cette façon... Enfin !...

—Et pourquoi vous ennuyez-vous ?

—Parce que... Tenez, Willy, laissez-moi tranquille, votre air content m'exaspère ; allez-vous-en !

—Ai-je vraiment l'air content ?

—Tenez, regardez-vous.

Je le pousse devant la glace. Il se contemple un moment, puis me regarde, dans la glace aussi, et me demande :

—Ellen, je suis sérieux, à présent ?

Je fais un signe affirmatif ; j'ai le fou rire, si je parlais, ce serait une vraie fusée.

—Si vous saviez à quoi je pense ?

Mon regard l'interroge.

—Eh bien ! je me dis que nous faisons un couple charmant... (O modestie !)... Regardez ; vous blonde et...

—Je sais cela, vous me l'avez répété au moins soixante fois !

—Ellen, soyez sérieuse. Ah ! si vous vouliez m'écouter.

Le pauvre Willy n'avait plus son air content.

—Ellen, vous savez si je vous aime ! Dites, voulez-vous un peu m'aimer, vous aussi.

Je ne risais plus. Il était si intimidé, si suppliant.

—Et alors, si je vous aimais un peu, qu'est-ce qui arriverait ?

—Vous ne vous ennuierez plus, vous auriez un bon garçon pour mari, vous me feriez des sermons mêlés de roulades et d'éclats de rire, comme tout à l'heure, et... nous serions si heureux. Dites, voulez-vous ? Oh ! Ellen ! c'est oui, n'est-ce pas, c'est oui ?

C'est... oui.

J'ai mis ma main dans la sienne, il m'a... mon dieu, on peut bien le dire, il m'a embrassée ; vous comprenez, le baiser des fiançailles...

Et voilà comment, malgré la pluie qui continue depuis deux jours, je ne m'ennuie plus ; mes idées sont devenues roses, dans la maison grise, sous le ciel gris...

STÉPHANE DE RAY.



EXECUTIONS DES MINISTRES MALGACHES



ZANZIBAR. - 1. Palais du Sultan ; 2. Mosquée ; 3. Case indigène ; 4. La place du Palais



M. A. Pansa
Ambassadeur d'Italie.

M. Cambon
Ambassadeur de France.



M. Anton Sauma von der Felsich
Ambassadeur d'Allemagne.

Sir Philip Currie
Ambassadeur d'Angleterre.



M. de Calice
Ambassadeur d'Autriche-Hongrie



M. de Nélidoff
Ambassadeur de Russie

LES AMBASSADEURS DES PUISSANCES
A CONSTANTINOPLE.

LA QUESTION ARMÉNIENNE



JUMEAUX

Les jumeaux : la sœur et le frère,
Deux chérubins aux grands yeux bleus,
Au menton rose, aux blonds cheveux,
Un double portrait de leur mère,

De leur mère qu'à leur amour
La mort a prise, jeune et belle,
Tristes, demandent, chaque jour :
"Maman, quand donc reviendra-t-elle ?"

"Elle reviendra, mes bijoux,
Vous visiter, dans vos couchettes,
Et vous embrasser, si vous êtes
Toujours obéissants et doux."

Les deux charmants petits visages
Ont pris un grand air sérieux,
Et, tout le jour, à qui mieux mieux,
Jumeau, jumelle ont été sages.

Ils ont bien prié pour finir,
Puis, avec un air de mystère,
Tout bas : "Bonsoir, cher petit père !
Sais-tu ? maman va revenir."

II

"Au lit ! au lit !" ont dit les bonnes.
Aussitôt jumelle, jumeau,
Sur l'oreiller blanc du berceau
Ont posé leurs têtes mignonnes.

Et dès qu'ils ont fermé les yeux,
Voici leur mère ; c'est bien elle,
Mais plus jeune encore et plus belle,
Le sourire plus radieux.

Sur sa tête brille une étoile,
Une étoile aux rais éclatants,
Et les plis légers d'un long voile
Tombent sur ses cheveux flottants.

Sur les enfants elle se penche,
Et berce leur sommeil heureux,
En les enveloppant tous deux
Dans le pan de sa robe blanche.

Mais, approche-toi. Sans retard,
De ces baisers de notre mère,
Nous allons te donner ta part,
Ta bonne part, cher petit père !"

Comme aux jours passés, sur son sein
Avec transport elle les presse,
Et les caresse, les caresse
Encore, et toujours, et sans fin.

Elle baise leurs yeux, leur bouche,
Bien tendrement, bien tendrement ;
Puis les enlève de leur couche
Et les emporte au firmament.

Ils ont vu les fleurs merveilleuses,
De cet immense jardin bleu :
Des fleurs d'argent, des fleurs de feu,
Et qui chantaient, mélodieuses.

Dans ce pays si vaste et beau,
Ils ont vu mainte chose encore ;
Mais leur mère, quand vint l'aurore,
Les rapporta dans leur berceau.

III

"Papa, maman est revenue
Dans notre chambre, cette nuit,
Sans ouvrir la porte, sans bruit !...
Oh ! nous l'avons bien reconnue !

Elle nous a tant caressés !
Donné des baisers par centaines !
Nous n'en avons jamais assez :
Songe, depuis tant de semaines !

Puis après, elle nous a pris
Tous deux, frère et sœur, dans ses voiles.
Et nous a montré les étoiles
Et les jardins du paradis,

Remplis d'arbres, de fleurs étranges,
Où beaucoup d'enfants comme nous
Chantaient des cantiques très doux,
Car ces enfants étaient des anges.

Et c'était beau ! tout bleu, tout or !
Et tant d'oiseaux, et point de cages !
Pour que maman revienne encor,
Papa, nous serons toujours sages.

BERTHE VADIER.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de NOVEMBRE, qui a eu lieu samedi, le 7 courant, a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No	15,723....	\$50 00
2 ^e	No	6,941....	25 00
3 ^e	No	27,135....	15 00
4 ^e	No	8 254....	10 00
5 ^e	No	39 348....	5 00
6 ^e	No	31....	4 00
7 ^e	No	25 729....	3 00
8 ^e	No	947....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

489	8,482	13,492	20,525	24,727	32,053
1 213	9,237	13,545	20,852	24,943	32,271
1 264	10,123	14,331	21,271	25,215	32,836
1,527	10,235	14,617	21,609	26,231	33,154
2,633	10,307	14,932	21,734	27,423	33,512
2,782	10,764	15,223	22,105	28,072	34,025
2,944	11,320	15,535	22,3 4	28,734	34,743
3,317	11,493	15,854	22,583	29,481	35,014
3,469	12,107	16,589	22,627	30,263	35,489
4,251	12,314	17,643	23,413	30,714	36,052
4,306	12,652	18,031	23,514	30,932	37,687
5,035	12,815	18,549	24,015	31,584	38,253
5,417	12,996	19,253	24,372	31,675	39,182
6,394	13,044	20,301	24,531	31,740	39,518
7,549	13,157				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de NOVEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

NOUVELLES A LA MAIN

Dans un salon :

—Quel est l'homme qui se trouve le plus satisfait, demandait-on à quelqu'un, de celui qui a un million ou de celui qui a une douzaine d'enfants ?

—Incontestablement le dernier, car celui qui a un million en voudrait davantage, tandis que celui qui a douze enfants en a assez.

La voiture d'un paysan a fini par gravir la côte. Notre homme remercie le citadin qui, passant par là, l'a aidé en poussant à la roue.

—Ben merci, m'sieu, d'avoir poussé un brin ma charette... Je m'doutions qu'avec un seul âne je n'pourrions point monter c'te côte.

GRAVURE-DEVINETTE

DERNIER MOMENT D'UN BULGARE



Il a rencontré le Bachi-Bouznuck. Trouvez l'infortuné Bulgare

LA VEUVE DU GARDE

I

LES TZIGANES

Sur la route, marchait d'un pas alourdi, suivant le degré de fatigue de chacun, une troupe composée de deux femmes, trois hommes et quatre enfants. L'allure de ces bohémiens paraissait à bon droit suspecte, et depuis longtemps ils traversaient des bourgs et des villages sans trouver un maire assez imprudent pour leur permettre d'y camper.

La tente était portée par une des femmes. Les piquets en croix sur le dos, la dure toile roulée, elle se traînait courbée en deux sous le faix ; la seconde caressait un paquet posé sur son épaule. Des hommes, à l'allure nonchalante, traînaient par leur chaîne de fer deux ours somnolents, dodelinant leur grosse tête, et poussant de temps à autre un grognement épouvantable. Le troisième, un tambour de basque à la ceinture, et une espèce de flûte en bandoulière, semblait le chef de la troupe.

Basanés, hauts de taille, avec des yeux luisants, des dents de loup, des lèvres rouges, ils avaient plutôt l'air de guetter une proie à leur convenance que d'espérer gagner honnêtement quelques sous en faisant danser Kosko, l'ours brun, et Kaber, l'ours blanc.

Décidés à ne point payer leur logement dans une auberge, affamés, et pris d'un impérieux besoin de repos, ils quittèrent la grande route au coude qu'elle décrivait à gauche, et s'enfoncèrent dans le bois dépouillé.

Les bissacs de toile, jetés sur l'épaule des conducteurs d'ours, renfermaient des provisions suffisantes pour le repas. Sans doute, les bohémiens couraient risque d'être arrêtés par un garde champêtre, et de trouver, dans la prison de la ville voisine, un logis pour la nuit ; mais ils préféraient braver cette mauvaise chance que d'essayer de se procurer un gîte.

Bientôt l'étrange caravane disparut dans un sentier à peine tracé dans la forêt.

On y avait fait depuis peu une coupe de bois, et ils ne tardèrent pas à gagner un vaste espace couvert de troncs couchés auxquels la hache semblait avoir fait des blessures saignantes. Plus loin, de grosses branches, débitées par tronçons d'une égale longueur, formaient un tas régulier, métré pour la vente.

Ailleurs, des fagots moussus, coupés au chevalet, formaient une belle symétrie. Les bûcherons avaient dressé un bâtiment fruste, sorte de blockhaus, sous lequel, durant les pluies, ils se mettaient à couvert. Tout près, des huttes en forme de gigantesques taupinières servaient aux charbonniers. On apercevait, de distance en distance, de grands espaces noirs sur lesquels restaient de menus charbons.

Cet endroit ressemblait à un campement abandonné.

Quand ils le découvrirent, les bohémiens poussèrent un cri guttural et manifestèrent leur joie d'une façon bruyante.

Ils avaient un abri pour la nuit. Nul ne s'aviserait de parcourir ce bois dévasté, et ne les découvrirait au milieu des fagots, des bois et des huttes. Si quelque passant apercevait la silhouette de l'un d'eux, il le prendrait pour un des travailleurs de la forêt.

La femme chargée des piquets et de la tente s'arrêta sous le toit de chaume, et jeta son fardeau à terre, tandis que la seconde, s'agenouillant, détacha lentement les courroies de cuir retenant le paquet sur son épaule, défit ce paquet avec des précautions inouïes, et tira d'un amas de loques dans lequel il semblait plus enseveli qu'enveloppé, un enfant chétif, miné par la fièvre et paraissant n'avoir que le souffle. Elle se pencha sur le petit être dont les prunelles noires s'attachèrent à ses yeux avec une expression désespérée. On eût dit que l'enfant comprenait qu'il allait mourir.

Certes, elle était loin d'être belle cette femme en guenilles, au visage terni, aux membres maigres, à l'échine courbée ; mais à cette heure la maternité aux abois mettait sur sa face à demi bestiale un rayonnement si intense, qu'il transfigurait ses traits durs.

Quand elle eut arraché des herbes sèches et de la mousse pour dresser le lit de la petite malade, elle plia sur elle une couverture rayée de couleurs vives, lui adressa des mots pleins d'amour dans une langue barbare, puis, comprenant, aux plaintes sourdes de sa compagne, que celle-ci se plaignait de rester seule chargée de la besogne, elle quitta l'enfant et se dirigea vers Voïna.

Raski arriva, et fixa aux poteaux soutenant le toit de chaume la chaîne des deux ours, dont la lourde tête se balançait gravement au-dessus de la couche improvisée de l'enfant.

Voïna venait d'envoyer les trois autres petits à la recherche de débris de charbon abandonnés près des huttes. Avec la rapidité des aventuriers et des sauvages, accoutumés aux campements journaliers à travers les grands chemins, les bois et les rochers, la bohémienne choisit trois perches dont un coup de serpe aiguisa l'extrémité, les enfonça dans le sol, y fixa l'anse de la marmite, envoya l'ainé des garçons puiser de l'eau dans un réservoir formé jadis par l'exploitation d'une carrière, puis quand il fut revenu, l'outre de peau de bouc à l'épaule, alerte et vif sous son fardeau, Voïna précipita dans la marmite la moitié d'un jambon, un chou, des carottes, une poule sommairement plumée, ajouta une poignée de sel, et chargea l'enfant d'attiser le feu.

Elle devait procéder au rangement du campement.

Les toiles de tente abritèrent un angle du hangar contre le vent, et quelques ustensiles de terre et d'étain furent placés sur une large pierre.

Quand tout fut prêt, Mathia retourna près de l'enfant.

Elle s'accroupit tout près et se mit à chanter d'une voix basse et triste. La petite interrompit sa plainte pour l'entendre, et, de temps à autre, ses bras maigres se levaient vers elle. Alors Mathia la couvrait de caresses, accompagnant les manifestations de son amour maternel de gestes bizarres auxquels, sans nul doute, elle attribuait une influence magique, et d'incantations capables d'endormir la douleur.

Raski, son mari, assis à terre près de Kaber et de Kosko, fumait silencieusement sa pipe. Il venait de tomber dans la paresse somnolente qui semble propre à ces races touchant de si près à l'Orient qu'elles en ont pris la nonchalance fataliste. Les soupirs de son enfant, l'angoisse visible de la mère, ne paraissaient nullement l'émouvoir, et le regard qu'il jetait sur l'un des alertes garçons courant à travers les amas de fagots, les huttes abandonnées et les grands arbres semblables à des squelettes végétaux couchés à terre, prouvait qu'il préférait Moreno à l'être rachitique que l'amour passionné de sa mère restait impuissant à rattacher à la vie.

Dans l'âme de Mathia, au contraire, la tendresse pour l'agonisante grandissait en proportion de ses souffrances. Est-ce que le robuste Moreno, le préféré de Raski, le maître dur, l'époux irascible, avait besoin d'elle ? Il savait déjà sauter sur le dos d'un cheval, le gouverner, faire avec lui des courses folles, semblable à un jeune centaure. Il dressait les ours, il osait les châtier. Oh ! Moreno serait un vrai Bohémien, libre d'allures, poursuivant les traditions de la tribu. Mais Néra, malingre, pâle, gardant à peine le souffle, celle là n'avait que sa mère ; et comme si l'âme ardente et précoce brûlait et consumait le corps chétif, Mathia trouvait en Néra des élans d'une tendresse au-dessus de son âge. Elle lui balbutiait des mots dont la profondeur la surprenait et l'épouvantait. Quand ces deux rebutées se regardaient, elles échangeaient tout leur cœur avec ses angoisses, ses souffrances cachées et les appréhensions de l'avenir.

Elles se comprenaient et se complétaient. Qu'importait à Mathia, quand elle tenait sa fille dans ses bras, que Raski la traitât durement et brisât un bâton sur ses épaules !

Raski, à la taille colossale, aux traits superbes dans leur sauvagerie, à la voix sourde, était bien véritablement né pour être le chef d'une tribu vagabonde ; il aimait pardessus tout la liberté et le grand air. Sobre comme la plupart des hommes de sa nation, il était cependant capable de se livrer à des orgies folles ; mais tandis que ses compagnons roulaient à terre ivres morts, lui les regardait avec une pitié dédaigneuse. Dans sa tribu, car cette tribu ne se bornait point au petit groupe dont il avait en ce moment le commandement, on l'appréciait autant qu'on le redoutait. Il jouait du couteau d'une façon terrible, et ceux qui comparaissaient devant sa justice savaient que sa rigueur égalait son impartialité.

Raski avait épousé Mathia sans l'aimer. Fille d'un homme qui lui avait sauvé la vie, Mathia, même alors qu'elle entra dans sa quinzième année, n'avait jamais été jolie. On lui reconnaissait seulement une certaine grâce sauvage, semblable au charme des fleurs des bois, au goût un peu âpre des baies des prunelliers. Si l'on avait consulté Mathia, peut-être aurait-elle témoigné quelque frayeur à la pensée de se donner Raski pour maître ; mais la fille de Bohême, élevée dans la servilité et l'obéissance des femmes d'Orient, n'a jamais le droit d'opposer un refus à la volonté de son père. Un matin, Raski fut fiancé à Mathia ; on les maria quelques jours après, et l'unique souvenir que la nouvelle épouse garda de cette fête fut que, durant la nuit qui suivit la cérémonie, les hommes chantèrent et burent, tandis que les femmes dansaient au son d'un tambour.

Dès qu'elle vit sa destinée liée sans retour, Mathia s'efforça d'aimer son mari.

Mais Raski, en la prenant pour compagne, obéissait seulement à un devoir inspiré par la reconnaissance ; il n'essaya pas même de mériter la tendresse de Mathia. Il aurait voulu pouvoir être fier de sa beauté. Alors, comme ses compagnons, il eût risqué des coups hardis,

afin de voler des bijoux pour elle. Mais Mathia, se sachant laide, s'habillait de couleurs sombres, et marchait dans la vie avec une gravité attristée.

Cependant, elle ne tarda point à comprendre qu'elle aurait sa part de bonheur. Dès que l'espoir de la maternité lui vint, sa vie fut changée.

Elle n'envia ni les coquettes filles de la tribu, ni les femmes qui la regardaient avec un dédain méprisant. Ne serait-elle pas bien vengée de ces misères quand elle aurait un bel enfant dans ses bras ? Elle vécut des mois entiers dans cette espérance, sentant son âme s'amollir, et son cœur se fondre au dedans d'elle-même. Si la troupe campait dans un village, Mathia rôdait autour des groupes d'enfants, les embrassant, leur parlant dans sa langue étrangement musicale, ressentant une joie extrême à les contempler, à entendre les grands éclats de leur joie. Elle songeait alors : mon fils aura les yeux de celui-ci... le sourire de celui-là... les cheveux frisés de cet autre... mon enfant sera fort et superbe ! et je paraîtrai belle quand je le tiendrai couché sur mon sein.

Mais lorsque les femmes voyaient Mathia la bohémienne s'approcher des petits sortant de l'école, ou jouant sur la route au milieu des vols effarés des oies, des canards et des poules, elles s'abattaient brusquement au milieu de la troupe d'enfants, les saisissaient par la main, en jetant sur Mathia des regards soupçonneux, et distribuaient d'une façon prodigieuse des gifles maternelles, afin d'inspirer aux innocents une salutaire horreur des femmes de bohême, capables de les voler pour en faire des larrons et des bateleurs.

Plus d'une fois, Mathia s'assit à terre, prise de chagrin, et versant de grosses larmes, quand elle comprenait quel soupçon on osait porter contre elle. Elle était alors tentée de s'écrier :

—Pourrais-je faire du mal aux enfants quand j'attends celui que je bercerai bientôt de mes chansons de tzigane.

Au fond de son âme, elle comprenait cette terreur des mères. Ne savait-elle point que plus d'une fois Raski avait entraîné de pauvres petits loin du pays et de la famille, pour les dresser à d'infâmes métiers ! Jamais elle n'avait consenti à se rendre complice d'enlèvements semblables. Elle aurait cru porter malheur à l'enfant qu'elle attendait toute palpitante, comme s'il allait lui apporter une revanche de sa jeunesse perdue, de sa vie manquée au gré de son cœur et de ses rêves.

Pendant une halte dans une ferme, où par hasard on avait consenti à leur donner l'hospitalité, Mathia mit Moreno au monde.

Depuis longtemps, ses doigts naïvement inhabiles à la couture assemblaient des lambeaux d'étoffe, confectionnant une étrange layette, qu'on aurait cru destinée au fils de quelque arlequin de la comédie italienne. Tout ce qu'elle pouvait se procurer de satins brillants, de soies vives, de franges d'or, de pasquilles s'étalait sur les béguins et les petites robes. Elle eût voulu l'habiller d'un rayon de soleil, des nuances des fleurs des champs. Elle mendiait des bouts d'étoffe, des toiles fines, presque usées, pour les petits membres de celui qu'elle chérissait déjà passionnément. Plus d'une femme la faisait alors entrer chez elle, fouillant dans les armoires, et lui livrant des paquets de vieux vêtements. En reconnaissance, la tzigane prédisait à la ménagère compatissante la destinée de ceux qu'elle aimait ; elle regardait dans les astres étudiait les lignes de la main, faisait bouillir des herbes et combinait des parfums, afin de chercher dans le vol léger de la fumée une indication sur l'avenir.

Raski attendait son fils plus stoïquement, et riait des préoccupations de Mathia.

Est-ce que dans la tribu on avait coutume de s'occuper autant de la naissance d'un enfant bohême ?

Sa mère, au moment où il poussait son premier cri, l'enveloppait d'un lambeau quelconque, le cachait dans son giron, et, durant une année, elle le devait porter, tantôt à son sein, tantôt sur son dos.

De l'heure où il pouvait marcher, le sentiment de la maternité s'affaiblissait. Les hommes s'emparaient de l'enfant, et commençaient son éducation. Il fallait qu'il apprit à escalader les murs, à forcer les portes d'un poulailler, à étrangler la volaille ; à insinuer ses petites mains dans les poches des paysans les jours de foire. Plus tard, le garçon bohême apprenait à limer les dents des chevaux, à changer, au moyen d'ingénieuses teintures, la couleur de leurs robes, afin que ce maquillage rendit impossible à leurs propriétaires de les reconnaître. L'adolescent devenu homme, la mère devenait pour lui une créature comme presque toutes les autres. D'amour il n'en gardait guère, apprenant le dédain pour la femme, en même temps que l'admiration pour ce qui est hardi, fort et beau. L'enfant tzigane aurait rougi de rechercher la société de sa mère.

Les femmes se résignaient, mais le combat était souvent difficile et dur. Mathia en avait vu pleurer.

Mais quand elle tint son enfant contre sa poitrine, quand elle sentit le souffle frais du petit être passer sur elle comme un rafraîchissement et une compensation de ce qu'elle avait enduré, de ce qu'elle souffrirait encore, Mathia ne songea point qu'un jour on le lui prendrait ; elle se dit seulement qu'elle allait le garder sur son sein

comme un bouquet, durant des mois et des mois encore. Raski vint voir son fils le trouva superbe et comme les bohémiens se trouvaient aux environs d'une ville dont l'exploitation promettait de beaux profits, toute la troupe but à Mathia pâlie, à Moreno ouvrant de grands yeux noirs étonnés, déjà graves, et ne semblant avoir peur ni des visages basanés, ni des cris rauques. Raski humecta de vin et d'eau-de-vie les lèvres de son fils, et le petit ne pleura pas.

—Il deviendra un fameux romanichel ! dit-il.

Mathia fut heureuse, Raski se montra moins dur. La mère se fit coquette pour l'enfant. Elle eut souvent un beau sourire sur les lèvres. Pendant les longues haltes, elle improvisait pour lui des couplets interminables, racontant le bonheur d'une femme qui tient dans ses bras le plus joli des fils de bohême. Cette ignorante trouvait des mots charmants, des expressions exquises. La poésie lui venait avec un afflux de joie. Durant ses pérégrinations sans fin à travers la France, elle le portait sur son dos, dans une sorte de corbeille : quand il fut plus fort, elle noua ses bras à son cou, et sentait doubler ses forces sous la pression tendre de ce vivant collier. Oh ! comme elle aurait souhaité qu'il ne grandît point et qu'on la laissât chargée de ce doux fardeau d'amour ! Mais le père voulut l'avoir à son tour, et il sembla à Mathia qu'il le lui volait. Ce fut une lutte sourde, dans laquelle elle eut le dessous, et dont elle garda une profonde rancune.

Moreno apprit la science du mal avec une rapidité qui l'épouvanta. Oh ! c'était bien un Raski, ce Moreno, et le père en devenait fier. Il était de ceux dont on fait les chefs ; plus tard, lui aussi se mettrait en tête d'une troupe de romanichels pour exploiter la France.

Sans doute Mathia voyait toujours son fils ; elle l'attirait près d'elle, le disputait à Raski ; mais l'enfant, bohême jusqu'au fond de l'âme, se trouva bientôt presque humilié de rester près de sa mère. Il préférait la société des hommes. Elle ne savait que l'embrasser, l'aimer avec adoration ; les hommes lui enseignaient leur art diabolique, fait d'astuce et d'audace. On applaudissait à ses efforts. On lui tendait des verres remplis d'eau-de-vie, comme à un homme. Il se sentait grandir, devenant fier et faisant déjà son jeune coq. Alors Mathias pleurait ; la maternité agonisait pour ainsi dire en elle. On lui déroba la fleur de son sang, le fruit de sa chair.

Déjà dans cette tendresse, elle tomba dans une tristesse morne, le sourire s'effaça de ses lèvres, elle ne trouva plus de chansons, et, vieillie avant l'âge, elle se confondit avec les femmes de la tribu qui ont dit adieu aux rapides bonheurs de leur existence opprimée. On la vit ployer le dos sous les piquets de la tente, s'abandonner à tous ces labeurs, supporter les brusqueries et les brutalités de Raski, et ne plus se compter elle-même.

Nul ne la plaignait ni ne la consolait.

Les autres femmes n'avaient-elles point traversé les mêmes phases douloureuses ? avec plus ou moins d'intensité sans doute ; mais enfin, elles en avaient pâti. Maintenant, elles n'y songeaient plus. Quelque chose s'étaient brièvement en elles ; aussi, ne pouvaient-elles compatir aux regrets de Mathia.

Un jour, celle-ci crut que le ciel s'ouvrait de nouveau.

Un nouvel espoir lui revenait.

Cachant son secret comme un crime, elle vécut dans une joie d'autant plus intime qu'elle demeurait plus mystérieuse. Ce fut seulement à l'heure où il lui fut impossible de dissimuler son bonheur qu'elle l'avoua à Raski.

Cette fois la pensée d'avoir un autre enfant n'exerça aucune influence sur le romanichel. Moreno suffisait à ses instincts de paternité. Mathia ne s'affligea point de trouver son mari dans ces dispositions. Loin de là, elle fut tentée de s'en réjouir. On la vit recommencer les enfantillages de la première layette et retrouver dans son cœur les tendresses dont Moreno n'avait pas su comprendre la puissance. Elle chanta encore durant les haltes. Le plus souvent elle s'éloignait de ses compagnes afin de s'abandonner pleinement à ses songeries. Le dur commandement de Raski, la voix aigre de Voïna l'arrachait trop vite à son repos. Elle obéissait d'une façon machinale, presque sans comprendre : sa pensée demeurait fixée sur le même objet.

Un jour, durant une marche qui avait été longue et pénible, Mathia tomba de fatigue sur le bord d'un fossé ; Raski se trouvait d'un humeur détestable.

Une affaire de maquignonnage ayant manqué, le laissait sans argent, il lui tardait d'arriver à la fin de l'étape, et attribuant à la paresse, dont chacun accusait Mathia, son refus de poursuivre la route, il lui asséna sur les épaules un coup de bâton terrible, suivi bientôt de traitements odieux.

—Grâce ! répétait Mathia, grâce !

En vérité, l'infortunée ne songeait guère à elle en implorant, pour la première fois, la pitié de son mari. Mais il lui semblait que chaque coup tombant sur elle trouvait son douloureux écho dans son sein.

LE CADET DE LA VÉRENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

(Suite)

—C'est bien, lui répondit-on ; tu auras bientôt l'occasion de te distinguer et, si ta cuisine est goûtée de nos gens, rien ne t'empêchera d'avoir l'office que tu désires.

Au premier repas que prirent les Français, Brossard montra son talent culinaire et fut proclamé sur le champ cordon-bleu pour le reste de l'aventureux voyage.

Or, il y avait trois jours que les deux embarcations, faites d'écorce de bouleau, s'avançaient d'une bonne allure sur l'onde fugitive, quand on aperçut, au soleil couchant, des montagnes à l'horizon.

—Serait-ce là les Montagnes Rocheuses ? demandèrent quelques-uns.

—Non, répondit Brossard.

—Comment sais-tu cela ? interrogea Joseph, intéressé subitement, aurais-tu déjà pénétré jusqu'aux montagnes de roches ?

Brossard vit qu'il avait parlé trop vite et qu'il éveillait la curiosité de son chef, ce qu'il devait éviter.

—Non, dit-il, mais j'ai entendu dire que les Montagnes Rocheuses étaient aussi appelées montagnes brillantes, parce que, sous les feux du soleil, le quartz brille, et celles dont nous apercevons le sommet dans le lointain ne brillent pas du tout.

—Tu as dit vrai, répondit Joseph. Ce que nous voyons là-bas est la cime des monts Vermillons, et le chef sauvage qui nous a visités à Paskoyac en avait parlé à M. de Niverville.

Là-dessus, on se disposa à la halte de la nuit.

Le lendemain, on partit de bonne heure. On avait hâte d'atteindre les montagnes entrevues la veille. De leur sommet on pourrait observer la nature du pays à plusieurs milles à la ronde. On pourrait aussi s'assurer s'il y avait des villages indiens en avant.

Mais on avait beau nager ferme, on n'arrivait jamais, et les montagnes semblaient presque toujours aussi éloignées.

Au milieu du jour, de Noyelles dit à son ami :

—Dis-donc ! nous n'avancons pas ! Est-ce que ces monts sont ensorcellés et reculent devant nous ?... Voyons, qu'y a-t-il ?...

—Mon cher, prends patience, dit Joseph en riant. Nous coucherons près des montagnes rouges ce soir ; ne sais-tu pas que l'œil peu exercé ne peut mesurer avec justesse l'espace qui le sépare de tel ou tel point dans ces vastes étendues ?

Parfois un éclair de joie brillait dans l'œil libre de Brossard, mais il faisait bien attention qu'on ne le vit pas.

Il allait enfin mettre son projet à exécution et tenter de s'emparer de l'objet si ardemment convoité.

Bientôt la nuit couvre la nature de son manteau sombre. De la Vérendrye place ses sentinelles autour du camp, au nombre de trois, et les sept autres, sur un lit fait de branches de sapin, vont chercher dans le sommeil un repos réparateur qui leur donnera, pour les fatigues du jour suivant, de nouvelles forces.

Deux de ces derniers, avant de dormir, veulent fumer une pipe de tabac, mais la journée a été trop dure, la fatigue est trop grande, et leurs yeux s'appesantissent.

—Couchons-nous, disent-ils, cela vaudra mieux que de fumer.

Les sentinelles aussi sont lasses, et c'est avec peine qu'elles combattent le dieu Morphée, les invitant instamment à imiter leurs compagnons qui reposent si bien près d'eux.

Elles envient leur sort.

—Allons ! patience, et bientôt nous serons remplacés, se disent-elles mentalement.

Mais le sommeil se fait sentir plus impérieusement.

Et les trois hommes, chargés de veiller à la sécurité du camp, se cachant les uns des autres, s'appuient chacun contre un gros arbre, et... s'endorment aussitôt.

Le feu du camp diminue graduellement.

Les ombres de la nuit se font plus épaisses : on ne distingue que vaguement les soldats.

Le feu est presque éteint ; c'est alors que l'un des dormeurs se soulève lentement de sa couche et va raviver le foyer mourant.

Ensuite, se glissant doucement vers les gens endormis, il les pousse légèrement d'abord, puis les secoue rudement et les appelle par leurs noms ; mais personne ne répond.

Tous dorment profondément.

Le foyer, se ranimant, jette sa clarté renaissante sur cette scène nocturne et nous permet de reconnaître l'homme dont le sommeil a fui les paupières, tandis que ses confrères ont comme du plomb dans la tête et les membres.

C'est Brossard, dont un sourire de triomphe fait naître sur ses lèvres un rictus effrayant.

M. de la Vérendrye est enfin à sa merci ! Il va pouvoir le fouiller et lui enlever l'amulette ! Il en connaîtra le mystère ! Après, il saura bien la cacher et l'on ne pourra jamais soupçonner qui est le voleur.

Il jouit de son succès et le savoure.

—Dormez, mes chers amis, leur dit-il. Vous avez travaillé fort, ce dernier jour ; vous méritez de bien reposer.

Et il ricannait en continuant :

—Mes gars ! vous avez trop mangé ce soir ! cela appesantit la tête quand on prend un trop copieux repas à la fin du jour, et... surtout quand on y a mis certaines herbes qui aident à tenir les yeux bien clos.

—Maintenant, continua-t-il, le secret !... l'amulette !... Je brûle d'avoir le dernier mot de cette affaire...

Il s'approcha de M. de la Vérendrye, mais il s'arrêta tout à coup.

Il lui sembla entendre le bris d'une branche dans le fourré voisin. Il écouta attentivement ; aucun bruit ne vint troubler le silence de la nuit.

—C'est peut être une des sentinelles, dit Brossard, je n'y avais pas pensé.

Elevant la voix, il appela :

—Est-ce toi, Vannier ?

Pas de réponse.

—Est-ce toi, Saint-Laurent ?... Est-ce toi, Durand ?

Mais ses interrogations furent sans échos.

—Suis-je fou ? les sentinelles ne sont pas plus fortes que les autres !... Tous ont mangé de mon ragoût aux fines herbes, et tous dorment !... Allons ! à l'œuvre !

Il se pencha sur M. de la Vérendrye pour visiter les poches de son habit.

Il s'arrêta épouvanté.

Un cri effroyable venait de résonner à son oreille et, en un clin d'œil, il se vit terrassé et garrotté.

Ses compagnons eurent le même sort que lui, mais le narcotique puissant continua son œuvre, et nul ne s'éveilla alors.

Ce que voyant, les sauvages, qui s'étaient emparés des Français, surpris de ce fait, s'adressèrent à Brossard, qui se croyait sur le point d'être massacré et ne savait à quel saint se vouer. Il eut voulu en invoquer quelques-uns, mais ne se rappelait plus comment le faire. A Dieu, il se serait bien recommandé ! Hélas ! toute sa vie passée à faire le mal se dressait, terrible, devant lui.

Les sauvages étaient environ une vingtaine. Leur chef s'approcha de Brossard et lui parla, mais ce misérable ne put répondre. La terreur paralysait sa langue. Au même instant un sauvage avait voulu faire un festin du restant du souper des blancs, mais son palais reconnut bien vite la substance étrangère qui y avait été mêlée pour causer l'assoupissement des sens et le sommeil léthargique dont les Français étaient victimes.

Il vint aussitôt annoncer sa découverte à son chef.

Celui-ci ayant vu Brossard penché au-dessus de Joseph endormi, comprit tout de suite qu'il avait affaire à un voleur, et le fit surveiller plus étroitement.

Les sauvages firent ensuite un grand feu, afin de mieux voir, et comptèrent leur butin.

Enfin, à la pointe du jour, ils allèrent chercher leurs canots cachés près de là, la veille, et les mirent à l'eau après y avoir placé les soldats toujours sous l'influence du narcotique, et remontèrent la rivière tous ensemble.

Trois heures plus tard les peaux-rouges arrivaient à leur village et jetaient dans une grande cabane, les blancs toujours garrottés, puis ils s'assemblèrent en conseil pour délibérer sur ce qu'il conviendrait de faire des visages pâles.

Pendant qu'ils délibèrent et discutent sur le sort des Français, voyons ce que font ceux-ci.

IX

L'AIGLE NOIR

Pendant que le conseil des sauvages décidait de la vie des dix Français, l'effet du narcotique administré par Brossard se dissipait, et ces braves gens reprenaient leurs sens.

Comment décrire leur stupéfaction lorsqu'ils se reconnurent prisonniers des sauvages ?

Pour mettre un peu d'ordre dans ses idées encore vagues, Joseph voulut avoir, des sentinelles, les détails au sujet de leur capture.

Que pouvaient-elles dire ?

Elles avouèrent, honteuses et confuses, que le sommeil, mais un sommeil irrésistible s'était emparé d'elles, et que c'était tout ce qu'elles savaient.

Il questionna ses autres hommes qui affirmèrent avoir éprouvé le même besoin impérieux de dormir. Brossard dit comme ses compagnons.

De la Vérendrye ne savait d'abord qu'en penser. Comme ce n'était qu'après le souper que cet engourdissement de ses hommes avait eu lieu, il conçut un soupçon contre son cuisinier. Une seule chose paraissait vraisemblable : le souper devait contenir une substance de nature à produire le sommeil.

Dans quel but ?

Il ne pouvait s'imaginer que le secret de l'amulette fut connu d'un tiers, et il attribua un autre motif à l'action de Brossard. Un vol vulgaire, probablement ?

Il se promit de le surveiller.

Il en était là de ses réflexions, quand la porte de la hutte s'ouvrit ; un chef sauvage entra, promenant ses regards sur chacun des prisonniers. Il vit, aux vêtements de Joseph et de Pierre, que ces deux-là étaient d'un rang supérieur, et il leur parla, mais Joseph, qui ne connaissait que quelques idiômes de l'Ouest, ne comprit pas les paroles du chef. Il branla la tête et souleva les épaules pour signifier qu'il n'entendait rien de ce qu'il lui disait.

Le sauvage employa un autre langage, celui des Mandanes, que Joseph connaissait bien.

Il lui fut donc facile de répondre.

Il apprit qu'ils étaient au pouvoir de la vaillante nation des Kinongé-Ouilini.

De la Vérendrye en éprouva un serrement de cœur. Les Kinongé-Ouilini avaient la réputation d'être féroces, cruels et sanguinaires.

—Quelle est votre intention à notre égard ? demanda-t-il.

—Vous l'apprendrez aujourd'hui, dit le chef en se retirant.

La séance au conseil n'avait pas été longue ni orageuse. D'un commun accord, il fut décidé que les étrangers périraient. Si on les laissait vivre et continuer leur chemin, plus tard ne reviendraient-ils pas plus puissants ? Il valait mieux les anéantir à présent ; n'avoir rien à craindre de ce côté.

Telles étaient les idées des sauvages.

Les blancs devaient donc mourir.

Quand les rayons du soleil furent un peu moins ardents, c'est-à-dire vers les trois heures de l'après-midi, ces Kinongé Ouilini vinrent chercher leurs captifs pour les amener sur leur place publique ; large carré de terrain qu'entourait la cabane du conseil et les ouigouames des chefs de la bourgade.

Presque tous les sauvages étaient réunis là, attendant les Français, avec lesquels on avait songé à s'amuser, avant de les tuer.

Chaque fois que des guerriers amènent des prisonniers à leur village, ils ont l'usage de les faire passer par les baguettes avant d'entrer dans l'enceinte palissadée de la bourgade.

Comme les blancs, pour une cause connue, n'étaient pas en état de passer par les baguettes à leur arrivée, on avait remis à quelques heures plus tard cette cérémonie.

Les sauvages ont dû apprendre ce jeu des matelots : car dans la marine la peine de la bouline est très ancienne, et ressemble assez au jeu des baguettes pour être la même chose sous deux différents noms. Ce châtement était infligé pour vol d'une valeur de moins de cinquante livres ; absence au poste dans un combat par poltronnerie, ou autres délits. Pas plus de trente marins armés de gascettes ne pouvaient former la haie double à travers laquelle le coupable passait. Au passage les coups pleuvaient. Franchir cette haie une fois s'appelait une course, et trois courses était le plus que l'on pût infliger à un homme, d'une même haleine. Cette peine de la bouline, a été abolie en 1848.

Les guerriers indiens étaient disposés en deux longues rangées, laissant entre eux un vide où devait s'engager la personne à torturer. Chaque peau-rouge tenait en main une hart ou deux avec lesquelles il fouettait l'air. Les sifflements que produisaient ces harts, les ravissaient et ils attendaient joyeux le passage de la victime.

Brossard fut choisi le premier pour satisfaire à l'amusement barbare de la tribu. On le dépouilla de ses vêtements, puis on le poussa entre les deux haies terribles.

Aussitôt les branches d'osier, souples et flexibles, s'abattirent sur ses épaules, sur son corps, laissant des traces livides de leurs caresses brûlantes.

Brossard hurlant de douleur voulut biaiser à travers les rangs des Kinongé-Ouilini, mais ils le repoussèrent et frappèrent plus fort. Alors, il se lança à tête perdue dans la haie, faisant mille gambades et sauts de côté pour éviter les coups. Et les sauvages riaient, de le voir tant se démener ! Il y en avait qui en pleuraient de rire, ma foi !

Beaucoup demandèrent de le faire passer de nouveau, il était si amusant, mais le maître de cérémonie, le chef qui avait visité les prisonniers dans la hutte, déclara que les visages-pâles auraient chacun leur tour, qu'ils en verraient probablement de plus comiques que le premier.

De Noyelles était furieux.

—Ah ! les bandits !... les démons !... disait-il, si j'ai jamais la chance de leur retourner le compliment, ils n'y perdront pas !

De la Vérendrye, calme au milieu de cette scène, attendait héroïquement le bon plaisir de la meute humaine.

Un des soldats eut la seconde place. C'était un brave, celui-là, qui avait frisé la mort de près bien souvent, quand il avait fait la traite, qu'il chassait le bison et l'ours dans les vastes régions de l'Ouest. Le visage impassible il vint jusqu'aux rangées de Kinongé-Ouilini, et se tournant vers ses amis, leur dit en souriant, sans forfanterie :

—Regardez-moi ! c'est comme ça qu'il faut y aller !

Et prenant son courage à deux mains, il bondit dans l'allée douloureuse, où les coups lui tombèrent dru sur le corps, mais il en sortit sans avoir proféré une plainte ou un gémissement.

Les bourreaux étaient dans l'admiration et se disaient :

—Celui là est un vaillant !

Mais un mouvement se fit parmi eux et ils agitèrent nerveusement leurs fouets, cinglant le vide, pour s'assurer qu'ils n'avaient pas perdu de leur flexibilité.

Les deux acolytes du maître de cérémonie, venaient de s'emparer de Joseph, le capitaine de la petite troupe, et le dépouillaient de ses habits.

On le lançait le troisième.

Les sauvages avaient hâte de voir si le chef des blancs serait bien brave.

En enlevant la chemise du chevalier, et mettant à nu sa poitrine, le chef Kinongé-Ouilini eut un cri de surprise en apercevant un objet noir suspendu au cou du visage-pâle.

C'était l'amulette léguée par le Bison que Joseph portait sur sa poitrine depuis le départ de Ville-Marie, qui causait cette exclamation.

Un cercle de curieux se forma instantanément autour d'eux.

Le chef parlait maintenant avec volubilité à ceux qui l'entouraient :

Que disait-il ?

Joseph eut bien voulu le savoir, mais les paroles du sauvage étaient incompréhensibles pour lui, le chef s'exprimant en Kinongé-Ouilini.

Néanmoins, il fut bientôt évident qu'un sentiment favorable naissait subitement dans la tribu à leur égard.

Le supplice des baguettes ne se continua pas et l'on ramena les Français à leur prison.

Quand ils furent seuls, chacun voulut contempler l'amulette qui les sauvait la plupart d'entre eux d'une course à la bouline.

—Capitaine, demandait-on à Joseph, cet objet doit avoir une histoire : si vous la connaissez, dites-la-nous, s'il vous plaît ! Car c'est sans doute ce talisman qui nous a valu un répit que nous pourrions tourner à notre avantage.

De la Vérendrye se rendit partiellement à leur désir, et leur raconta le drame du Bison à Montréal, mais il eut soin de ne faire aucune mention du secret.

—Une idée m'est venue, dit Joseph à ses gens ; je crois que le chef a connu le frère, ou qu'il est peut-être le frère du Bison, et qu'il a été étonné de me voir ce talisman au cou.

Comme il parlait, ce personnage, accompagné d'autres chefs, entra, alla à Joseph et lui dit en Mandane :

—Homme au visage-pâle, je viens apprendre de ta bouche comment il se fait que tu possèdes l'amulette que tu portes sur toi ?

—En quoi ceci peut-il intéresser le grand chef des Kinongé-Ouilini ? demanda Joseph.

—Que le guerrier blanc réponde d'abord.

—Eh bien ! cet objet qui excite vivement ta curiosité m'a été donné par un ami à moi, chef de la tribu des Mandanes, que j'ai trouvé un soir gisant sur le sol, dans une grande bourgade de ma nation. Il venait de tomber sous le couteau d'un assassin qui le voulait voler.

RÉGIS ROY.

A suivre

SAGE PRÉCAUTION CONTRE LA GRIPPE

Prenez une cuillerée à thé de *Baume Rhumal* avant de sortir au froid, afin de vous mettre à l'abri du rhume qui menace les personnes faibles de poitrine. La dose ne coûte guère qu'un centin. C'est un spécifique magique. 25c la grande bouteille, en vente partout.

CHOSSES ET AUTRES

—Les travaux de la grande exposition qui devra se tenir à Paris, en 1900, sont maintenant commencés pour de bon et se poursuivent activement.

—Des milliers d'immigrés arméniens sont arrivés à New-York depuis quelque temps. Ces pauvres gens ont fui leur pays natal parce qu'à chaque instant ils y étaient en butte aux sauvages agressions des soldats turcs et kurdes.

—Une montre devrait être remontée tous les matins, dit un horloger d'expérience. Le principal ressort devrait être relâché pour la nuit, quand la montre repose, et resserré le jour quand la montre subit les mouvements de celui qui la porte. Remonter une montre le matin lui fera tenir meilleur temps.

CE N'EST RIEN

Contracter un rhume n'est rien, lorsqu'on a, à la portée de la main, un remède sûr, prompt et efficace comme le *Baume Rhumal*. Le danger consiste à prendre des remèdes qui ne conviennent pas au traitement. Le *Baume Rhumal* seul offre toutes les garanties de succès. En vente partout 25c la bouteille.

—On connaît plusieurs des productions de M. Rush; aucune n'est plus digne d'admiration, à tous égards, que *Excelsior*. On remarquera surtout, dans la troupe qui joue cette belle pièce, au Théâtre Royal cette semaine, les Helston, danseurs émérités, D. Davenport, une comédienne d'un rare talent, Fish et Quigg, un nain et un géant, Wm McRobie, comédien très fin, etc. La musique est très entraînante, les chœurs surtout, sont très populaires.

Prix : matinées 10 et 20c, et 10c extra pour sièges réservés le soir.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 novembre 1896 : Correspondance. G. Sand et l'abbé Rochet; Pétrarque, Prince de Valori; La jeune Grèce, Mlle Marie-Anne de Bovet; Le cerveau du critique, M. de Fleury; Polyphème, P. Olivier; Avant l'amour, Mme Marcel Tinayre; L'exploration des fouilles d'Antinoé, R. de Flée; Les beaux-arts sous la commune, A. Montheuil; Les révélations de M. de Bismarck, Mme Juliette Adam. Pages courtes: Types féminins de Londres, F.-J. Sheppard; La mystérieuse, Mme Jane de la Vaudère.

La Quinzaine: Décentralisation; Les provinces; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Etranger, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport.

—Au Théâtre Français, cette semaine, on donne *East Lynne*, par la troupe permanente de ce théâtre. Cette vieille pièce a été représentée plusieurs fois et elle a toujours eu un grand succès auprès du public. Elle a ceci d'avantageux qu'elle permet à chaque membre de la troupe de paraître avec avantage dans un rôle qui lui est propre. Un grand nombre de personnes, qui ne sont pas au nombre des habitués du théâtre, ne manquent jamais d'aller voir jouer *East Lynne*, qui est une pièce des plus instructives. Les attractions du programme du vaudeville sont aussi très recommandables pour les femmes et les enfants. Il y a Baby Lil, l'une des enfants les plus habiles qui puissent paraître devant le public. Elle n'a pas encore paru sur la scène à New-York, mais elle a tout de même fait la conquête de son public dans plusieurs représentations privées.

Souffrances Atroces
PROVENANT DE
RHUMATISMES
C. H. King, Water Valley, Miss., guéri par
La Salsepareille d'Ayer

"Pendant cinq ans, j'ai souffert de douleurs atroces provenant de rhumatismes musculaires. J'ai essayé de toutes les médecines connues, j'ai consulté les meilleurs docteurs, je suis allé trois fois à Hot Springs, Ark., où j'ai dépensé 1000 dollars, sans compter les notes de docteurs, mais je n'ai pu obtenir qu'un soulagement temporaire. J'avais tellement maigri que j'en étais arrivé à ne peser que quatre-vingt-treize livres; j'avais le bras et la jambe gauches tout déformés, les muscles s'étant retournés comme des nœuds.



Je ne pouvais pas m'habiller sans aide et pouvais seulement me traîner dans la maison en m'appuyant sur une canne. Je n'avais pas d'appétit et les médecins m'assuraient que je ne pourrais pas vivre. Après avoir essayé de tout, et avoir enduré les plus affreuses tortures, je commençai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. En moins de deux mois, je pouvais marcher sans canne. En trois mois mes membres commencèrent à reprendre leurs forces, et dans l'espace d'un an j'étais guéri."

La Salsepareille d'Ayer
La seule admise à l'Exposition de Chicago.

CE QUE DIT L'EXPERIENCE

Le meilleur et le plus agréable des spécifiques contre le rhume, la grippe, la toux, la bronchite: Le *Baume Rhumal* a justifié l'attente des médecins les plus autorisés qui proclament, après expérience, son incontestable supériorité sur toutes les préparations préconisées contre les affections de la gorge et de la poitrine. Il ne coûte pas cependant le quart de ces préparations surfaites. 25c le flacon. Partout.

—Les statistiques établissent que pendant les six dernières années, 43,902 homicides ont été commis aux Etats-Unis, soit 7,317 par année, en moyenne. Pendant le même espace de temps, il y a eu 723 peines de mort légalement exécutées et 1,118 "lynchs."

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'ouvrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES,
820 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

Mesdames, Mesdemoiselles, voulez-vous la Santé?

Si vous êtes pâles et faibles les fameuses **Pilules Rouges du Dr Coderre** vous la rendront.

Souffrez-vous du BEAU MAL, cette cruelle maladie qui afflige une moitié du sexe faible? Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** feront capituler votre mal en très peu de temps.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** font des guérisons miraculeuses. En outre de leurs propriétés curatives, elles renforcent, tonifient et purifient le système.

LES FAMEUSES
PILULES ROUGES DU DR CODERRE
Sont pour les FEMMES et les JEUNES FILLES seulement.

Elles combattent avec succès la Pâleur et la Faiblesse.

Les Sœurs de la Providence disent: "Elles augmentent la matière colorante du sang, donnent un beau teint et de la force, c'est la meilleure des préparations dont nous nous servons."

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** sont en vente chez tous les marchands de remèdes, ou nous les enverrons par la poste sur réception du montant.

Prix: 50 centins la Boîte ou 6 Boîtes pour \$2.50

MANUFACTURÉES SEULEMENT PAR LA
COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
NORTH ADAMS MASS.

PAPIER
FAYARD & BLAYN
GUÉRIT RHUMES irrités de Poitrine, Influenza, Douleurs Rhumatismales, Blessures, Plaies Topique exact. contre COÛRS, GILS-DE-PERDRIX. — 1 f. t. Pharmacie.

J. EMILE VANNIER
(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, RUE SAINT-JACQUES
"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPEÏT
FIEVRES — ÉPUÏSEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAYANT, 18, P. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ANTHON DÉCART.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE:
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES de POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON
LEOTY
8, Place de la Madeleine, PARIS
Les Célèbres
Corsets
LEOTY
Parfaitement modelés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.

On peut se les procurer directement à Paris. Les Dames sont priées d'écrire à M^{me} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

DENTIER GARANTI—\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

V. ROY & L.-Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs
162, RUE SAINT-JACQUES, 162
(Block Barron)
VICTOR ROY L.-Z. GAUTHIER
TELEPHONE: 2113

Après l'Europe
Photographies
360 Rue St-Denis
PHOTOGRAPHES DE TOUTS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC., ETC.
TELEPHONE 423

.....LISEZ.....

"Le Monde"
L'ORGANE DU
PARTI CONSERVATEUR
Du district de Montréal

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

Edition Quotidienne | Edition Hebdomadaire
Un an..... \$2.00 | Un an..... 50c.
6 mois..... \$1.00 | 6 mois..... 25c.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE
HORS LIGNES

Bureaux: No 75, Rue St-Jacques

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.



Institution Cure d'Eau Kneip.

MILWAUKEE, Wis., Juillet, 1894. (3)
 Il est de mon devoir de reconnaître ce qui suit :— J'ai souffert beaucoup de Vomissements pendant plusieurs mois. Tous les médecins appelaient cette maladie une affection nerveuse, mais leurs traitements ne me donnèrent aucun soulagement. A San Francisco on me recommanda le Tonique Nerveux du Père Koenig. Après en avoir pris pendant quelques jours, les symptômes de ma maladie disparurent. Une seule bouteille suffit pour me guérir entièrement.
 REV. A. GOETTE.

Mal de Tête de 30 Ans.

WILWAUKEE, Wis., Mai, 1894.
 Il y a à peu près 30 ans, pendant un feu, je tombai dans une cave, pleine d'eau. Comme c'était en hiver, mes vêtements gèlèrent sur moi avant que je puisse me changer. Depuis ce temps là j'ai souffert de sévères maux de tête, et je fus traité par plus de 15 médecins; mais rien ne me fit autant de bien comme une bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig.
 J. NETZHAMMER.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie, Québec.



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

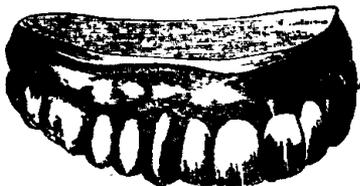
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéicommis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL, Achète des débiteures et autres valeurs désirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

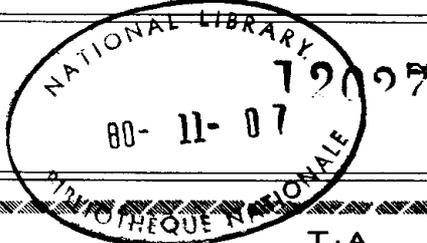
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L^{tée})

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., 250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec ... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q., 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

U. PERREAU AUX DAMES

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE
 MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Le Magasin qui progresse aujourd'hui plus qu'aucun autre à Montréal

Le gros Magasin bat son propre record

Jamais le plus grand magasin de Montréal n'a vendu autant en détail que durant ce mois. Prétendre vendre moins cher n'a pas d'effet auprès des gens, à moins que cette prétention ne soit appuyée par des faits. La grande augmentation dans notre clientèle cette année est entièrement due à la valeur des marchandises.

Fourrures

Notre grande ue vente de Fourrures a obtenu un succès phénoménal. Ce sont les bons marchés seuls qui ont fait apprécier nos efforts par le public.

Prix des Collettertes en Fourrure

Élégantes Collettertes en fourrure noire, taillées longues avec contour complet, prix ordinaire, \$17.50. Prix de vente \$14.00.

Collettertes en phoque du Groenland, taillées extra longues avec contour complet, grand collet de tempête, prix ordinaire \$24.75. Prix de vente \$19.80.

Collettertes en Astrakan très frisé, contour complet, grand collet de tempête, 30 pouces de longueur, prix ordinaire, \$33. Prix de vente \$25.44.

LA CIE S. CARSLY, (Limitée).

Prix des Collets en Fourrure

Collets de tempête en fourrure noire de banne qualité, doublés en satin, seulement \$1.85.

Manchons à l'avenant, 65c. Très grands collets de tempête en opussum de qualité choisie, doublés en soie, \$2.20.

Manchons à l'avenant, \$1.85. Bons collets de tempête en chat sauvage, en martre japonaise, en mouton de Perse noir et astrachan, en Wallab taillés avec grands devants, \$3.65.

Manchons à l'avenant, \$2.50. Grands collets de tempête en mouton gris, doublés en satin, \$4.25. Manchons à l'avenant, \$3.00.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Etoffes à Robes Noires

Splendide valeur en fait d'étoffes à robes noires, toute cette semaine : d'excellentes occasions seront offertes dans ce département ; ce sont toutes des nouveautés de 1896.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame